7117

Digitized by Google

Paint VII 5

LA MAISON ISOLÉE.

PREMIÈRE PARTIE.

Ouvrages qui se trouvent chez le même Libraire.

Plutarque ou Abrégé des vies des Hommes illustres, de ce célèbre écrivain ; ouvrage élémentaire destiné à l'usage des jeunes personnes de l'un et de l'autre sexe, adopté pour les Lycées, seconde édition, avec port, 2 vol. in-12. 6 f.

Plutarque des jeunes Demoiselles, ou Abrégé des vies des Femmes illustres de tous les pays. Ouvrage élémentaire destiné à l'usage des jeunes personnes, 2 gros vol. in-12. 6 fr.

Histoire de France de la Jeunesse, depuis l'établissement des Francs dans les Gaules, jusqu'au traité de Tilsitt, 1807, ornée d'une jolie gravure allégorique, 1 fort vol. in-12 de plus de 600 pag. pet. rom. 4 fr.

Abrégé de l'Hist. d'Espagne de don Thomas Dyriarte, traduit de l'Espagnol par Ch. Brunet. — Suivi d'une description géographiq. de l'Espagne et du Portugal. Ouvrage pour servir à l'éducation de la Jeunesse, 1 vol. in-12. 3 f.

Sous presse pour paraître incessamment : Histoire d'Angleterre de la Jeunesse, 1 fort vol. in-12, par l'auteur de l'Histoire de France.

Annuaire Météorologique pour l'an 1808, à l'usage de ceux qui aiment la Météorologie, et qui se livrent aux observations atmosphériques ; par J. B. Lamarck, membre de l'Institut de France ; neuvième année, 1 vol. in-8°. Prix 2 fr. 50 c. et 3 fr. 25 c. franc de port par la poste.

16821 36

LA MAISON ISOLÉE,

OU LES

DOUBLES CLEFS.

TOME PREMIER.

Par M. L...., Membre honoraire de la Société d'émulation à Liége.

De *simples faits* contés naïvement,
Ne contenant que la vérité pure ;
Narré succinct, sans frivole ornement ;
Point trop d'esprit, aucun rafinement ;
Voilà de quoi désarmer la censure. VOLTAIRE.

A PARIS,

Chez GÉRARD, Libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n° 59.

ANNÉE 1808.

FONDS PALATINE

DC 12 21

ENTRETIEN

SUR CET OUVRAGE,

ET SUR LES ROMANS EN GÉNÉRAL,

ENTRE L'AUTEUR ET SA VOISINE.

L'AUTEUR. C'est bien aimable à vous, madame, de me venir trouver dans ma solitude.

LA VOISINE. Je crains cependant de vous gêner, vous étiez occupé.

L'AUTEUR. Je réunissais les feuilles d'un ouvrage dont je corrige les épreuves.

LA VOISINE. Peut-on sans indiscrétion vous demander s'il sera aussi graveleux que votre *prétendu moyen de rendre les femmes heureuses.*

L'AUTEUR. Je réclame contre l'épithète de *graveleux*, *voluptueux* est à la rigueur le mot convenable ; mais pourquoi cette autre apostrophe *prétendu moyen de rendre les femmes heureuses ?*

LA VOISINE. C'est que le moyen de nous rendre heureuses n'est pas, comme vous le supposez, dans la jouissance constante des plaisirs et de la fortune : c'est ne nous laisser que deux ressorts, le plaisir et la vanité. Quand cela serait vrai, ce serait le plus sûr moyen de nous déplaire que de scruter ainsi notre cœur, et une mal-adresse de nous le dire. Croyez-en là-dessus l'expérience d'une femme ; le meilleur moyen est de nous montrer de l'estime, lors même qu'on croit être sûr que nous n'en méritons pas.

L'AUTEUR. Je vous assure, ma voi-

sine, que toutes les femmes que j'ai entendues parler de ma *Pauline*, et qui ne pouvaient soupçonner que j'en fusse l'auteur, lui pardonnaient d'aimer Montclair, malgré tout le mérite de M. Dulin.

LA VOISINE. Ces dames, sans doute, séduites par l'image du plaisir, n'avaient pas pris garde que cet ouvrage n'est qu'un cruel persiflage.

L'AUTEUR. Ce serait me supposer une intention que je n'avais pas. Si le seul moyen de vous rendre constamment heureuses, mesdames, est comme je le pense encore celui du docteur Dulin, ce n'est pas ma faute si l'on en tire une aussi fausse conséquence que de croire que l'amour du plaisir puisse ôter des droits à l'estime; il n'y aurait donc pas un seul homme estimable?

LA VOISINE. C'est pourtant ainsi que vous jugez, messieurs; vous avez pour vous une mesure, et pour nous une autre. En effet, nos devoirs ne sont pas les mêmes; mais que vous ayez raison quant au fond, il est impossible d'approuver les accessoires. Votre genre est trop léger; *l'Infidèle par circonstance* en est une nouvelle preuve. Pourquoi ne pas prendre le genre sentimental? Mais je vous crois incapable de le traiter.

L'AUTEUR. Vous changerez d'opinion quand vous aurez vu mon *Elisabeth Lange* et mon *Marchand Forain*, qui sont sous presse, vous conviendrez que le sentiment coule naturellement de ma plume.

LA VOISINE. Si cela est ainsi, pourquoi vous être permis des ouvrages que peut-être vous n'oseriez avouer?

L'AUTEUR. C'est qu'ayant remarqué que plusieurs années d'orages politiques avaient banni non-seulement l'amour, mais même cette fleur de galanterie qui caractérisait notre nation ; j'ai cru devoir y ramener, en l'entourant des charmes du plaisir.

LA VOISINE. Vous ne pouviez à vous seul opérer cette réforme, l'intention sera ignorée, et l'on vous fera un crime de la manière. Mais vous ne me parlez pas du nouvel ouvrage qui est devant vous ; quel est son titre ?

L'AUTEUR. *La Maison isolée*, ou *les doubles Clefs* : c'est mon essai dans la carrière sentimentale. Des événemens imprévus en ont retardé l'impression : il devait paraître avant ceux dont je viens de vous parler ; aussi le héros est-il encore un peu leste, mais il est

toujours dans le chemin de l'honneur.

LA VOISINE. Votre honneur, à vous autres hommes, est de si bonne composition.

L'AUTEUR. Votre délicatesse, ma voisine, ne serait-elle pas un peu façonnière ?

LA VOISINE. Non ; mais je voudrais qu'on ne parlât jamais que langage de la raison et de la vérité. Il me semble que l'histoire devrait suffire, et que les romans devraient être réprouvés.

L'AUTEUR. L'histoire n'est elle-même, à plusieurs égards, qu'une fable convenue : la peinture des passions des princes et de la rebellion des peuples n'est pas exempte de danger. Le roman a le mérite de suppléer à l'histoire, en donnant le tableau des mœurs

privés, des usages, des ridicules et des travers de chaque nation. Son ancienneté remonte au-delà des Grecs, et en France à la langue romance, dont il a pris le nom. Ce genre de littérature a placé plusieurs auteurs auprès des plus grands hommes, témoins Michel-Cervantes, Richardson, Le Sage, l'abbé Prevost, et dernièrement M. de Florian, que l'Académie avait admis dans son sein. Tous ceux qui en lisent les attaquent par air, et, j'ose le dire, avec ingratitude; car si vous vous voulez être de bonne foi avec moi, vous conviendrez qu'ils ont à votre égard, comme à celui de presque toutes les femmes, et même de beaucoup d'hommes, contribué à votre éducation, ne fut-ce qu'en vous inspirant une curiosité qui vous a portée à vouloir connaître tel ou tel ouvrage, tel ou tel personnage, enfin

tel ou tel trait d'histoire cité dans un roman. On veut en général ne pas être plus ignorant que ceux dont on est entouré, et l'on oublie que c'est à cette lecture que souvent on a dû le premier effort contre la paresse et le dégoût qu'inspire l'étude des choses sérieuses.

LA VOISINE. Il y a bien quelque chose de vrai dans ce que vous venez de dire. — Faites donc des *Clarisses* ou des *Gil-Blas*.

L'AUTEUR. C'est parce que ces chefs-d'œuvre existent, qu'il est devenu plus difficile d'atteindre à leur perfection.

LA MAISON ISOLÉE.

CHAPITRE PREMIER.

Confidence paternelle, compte rendu à l'amiable.

C'est un usage consacré par les historiens de commencer par l'enfance du héros dont ils écrivent la vie ; les mémoires qui m'ont été fournis sur le mien ne faisant point mention de la sienne, je suis forcé de garder le silence sur ses premières années, qui vraisemblablement n'ont rien offert de remarquable ; on ne doit cependant en concevoir rien de défavorable, si l'on se

rappelle que presque tous les enfans qui ont été vantés comme des prodiges avant l'âge de dix ans, ont fini par être des sots le reste de leur vie.

M. Mairan de Surville, père de mon héros, était resté dès le commencement de la révolution constamment attaché à son corps, et faisant abstraction de tous les partis, ils n'avait combattu que contre les Autrichiens et les Anglais, qu'il regardait comme les véritables ennemis de sa patrie : cette conduite, en le préservant de la persécution exercée sur la classe où il était né, avait aussi sauvé ses propriétés, et lui avait valu de parvenir du grade de capitaine à celui de chef de brigade.

C'était en cette dernière qualité qu'il venait de faire en Italie la glorieuse campagne qui avait été terminée par le Traité de Campo-Formio, et il était revenu à Paris avec le général en chef,

qui dès-lors annonçait les hautes destinées où il est parvenu.

En arrivant en cette ville, il y avait retrouvé son fils unique, le jeune de Surville, qui languissait dans une oisiveté désespérante par l'inaction où était la marine militaire.

Dès l'âge de quinze ans il avait fait un voyage en Amérique, ensuite un autre au Bengale, en qualité d'enseigne de vaisseau ; mais depuis son retour il n'avait pu joindre la pratique à la théorie, dans laquelle son goût pour l'étude et pour sa profession l'avait fait aller aussi avant que le marin le plus éclairé. Il gémissait de ne pouvoir, dans un art où l'expérience est si nécessaire, se permettre d'en acquérir en navigant pour le commerce ; mais son père, dégagé des préjugés politiques, ne l'était pas également de ceux qui portaient sur la dignité des profes-

sions ; il s'était toujours opposé à ce que son fils servît ailleurs que dans le corps de la marine ; il avait exigé qu'il en attendît le rétablissement pour y reprendre son rang, et son fils s'était soumis à sa volonté.

Telle était leur situation respective lorsqu'ils se rejoignirent, et il y avait environ deux mois qu'ils étaient réunis, lorsqu'un matin son père le fit inviter à passer dans son cabinet.

— Surville, lui dit-il, je vais te faire une confidence, et en même temps te donner un mauvais exemple.

— Je ne crois pas, mon père, que cela soit possible.

— Si : c'en est un de se remarier lorsqu'on a des enfans, et sur-tout lorsqu'ils n'ont rien fait pour perdre l'affection de leur père.

— En supposant que ce soit un mauvais exemple, le danger en est éloigné pour moi, car je ne suis pas

encore marié, et j'espère que je n'aurai pas le malheur de devenir veuf.

— C'en est un bien grand, mon ami; j'aimais et respectais ta mère; sa perte m'est toujours sensible : mais jeune encore, et ennemi comme je le suis du désordre, je prends le parti de former un nouveau lien, persuadé qu'il ne me fera rien perdre de ton affection.

— Mon père, je verrai toujours avec plaisir ce qui pourra contribuer à votre bonheur.

— Je sais que tu as le cœur excellent, mais je craignais que tu n'eusses l'aversion que l'on conçoit presque toujours pour une belle-mère.

— Je vous jure, mon père, que j'aimerai la mienne si elle vous rend heureux, et que, dans tous les cas, j'aurai pour elle le respect qu'elle a droit d'attendre de moi.

— Embrasse-moi, mon cher Sur-

ville, et sois sûr que mes sentimens pour toi ne souffriront aucune altération de ce mariage. Pour commencer à te le prouver, je vais te rendre le compte que je te dois du bien de ta mère et t'en mettre en possession; la nouvelle loi te rend majeur à vingt-un ans; ainsi je ne ferai aujourd'hui que ce que je serais obligé de faire dans un an, et il nous convient à tous deux que tes intérêts soient réglés avant mon mariage.

De l'inventaire que voici, fait après le décès de ta mère, il résulte que tu as trois mille livres de rente; il y a quatre ans et demi que nous avons eu le malheur de la perdre, ce sont donc treize mille cinq cents livres que je te dois d'arrérages, sauf ce que j'ai droit de rabattre pour les dépenses que j'ai faites pour toi pendant ces quatre années; cela n'est-il pas juste?

— Oui, mon père; d'ailleurs je m'en rapporte à vous.

— C'est ce que je ne veux pas; regarde les pièces.

— Oui mon père; c'est ce que porte l'inventaire.

— Eh bien! mon ami, je passe l'éponge sur les déboursés que j'ai faits; je me reconnais ton débiteur de douze mille livres, dont je vais te passer contrat, ce qui augmentera ton revenu de six cents livres par an, et je vais te donner les quinze cents livres restans pour t'aider à attendre l'échéance des premiers six mois; tu seras maître de conserver ton logement ici, et d'y vivre tant que tu y trouveras de l'agrément; je ne te demanderai point de pension, il n'y aura que la dépense de ton domestique dans laquelle je ne veux pas entrer. Cet arrangement te convient-il?

— Il surpasse mes desirs.

— Je te promets en outre de régler ton sort, et de te traiter de manière à ce que tu voies sans regret mes enfans, si j'en ai de ce second lien, et que tu sois porté à me remplacer auprès d'eux; car, je te l'avoue, mon fils, c'est un mariage d'inclination que je vais faire.

— Tant mieux, mon père; vous y trouverez plus de satisfaction, et moi plus de douceur.

— Il ne nous reste plus qu'à passer chez le notaire pour terminer nos arrangemens, parce que demain je veux te présenter à mademoiselle de Chalus, ma promise.

Devenu maître de ta petite fortune, je t'invite, mon ami, à contracter l'habitude de l'ordre et à ne jamais excéder tes moyens; quoiqu'ils soient bornés, ils peuvent te suffire, si tu veux

te préserver du penchant que je te connais à la dépense et même à la prodigalité ; et rien ne te sera plus facile, en considérant d'une part, l'humiliation et les persécutions qu'éprouve un homme de cœur en s'exposant aux poursuites de ses créanciers ; et d'autre part, l'impossibilité où je serais de venir à ton secours, puisque mes revenus vont se trouver absorbés par la nouvelle charge que je vais prendre ; profite donc de cet avis, qui est d'autant plus important, que je ne reviens jamais sur mes résolutions, sur-tout lorsque j'ai eu le soin d'en prévenir.—

Il est certain que Surville eût préféré recevoir douze mille livres comptant et avoir six cents livres de rente de moins ; mais comment oser faire pareille proposition à un père économe et d'un caractère inflexible ? Il se consola de la nécessité d'obéir en

voyant à sa disposition une somme de quinze cents livres, à laquelle son imagination donna, quelque habile calculateur qu'il fût, une latitude sur laquelle il ne se serait pas trompé s'il eût été question d'astronomie ou d'hydrographie : c'est ainsi que les passions aveuglent les plus sages. Laissons-lui la douce erreur, pardonnable à son âge, de croire sa bourse inépuisable; laissons-le aussi, d'après cette erreur, se livrer au plaisir de paraître dans la parure la plus élégante chez sa future belle-mère; ne le suivons pas chez le notaire pour la conclusion d'un arrangement convenu, et passons aux événemens du lendemain.

CHAPITRE II.

Présentation, sentimens imprévus et concentrés avec un soin réciproque.

Les femmes, plus éclairées que les hommes sur ce qu'elles appellent les intérêts de leur cœur, se garderaient bien, au moment de passer dans les bras d'un nouvel époux, de lui présenter une rivale aussi dangereuse que peut l'être une fille de vingt ans. M. de Mairan, franc militaire, nourri dans les camps, supérieur à ces petites précautions, eut la témérité, ou plutôt la noble confiance, de présenter son fils à la charmante Sophie de Chalus. Le cercle était peu nombreux, et lorsque Surville voulut adresser un compliment à cette trop dangereuse belle-

mère, la parole expira sur ses lèvres ; il ne put qu'admirer.

Sophie, l'aimable Sophie, à la vue de l'élégant et tout-à-la-fois modeste Surville, restait aussi interdite que lui ; personne ne prit cependant pour un mouvement d'aversion, cette timidité réciproque ; et M. de Mairan, en voulant la faire cesser, contribua à l'augmenter.

Je ne croyais pas, dit-il à son fils, qu'un marin pût perdre la parole aussi facilement ; mais, si tu n'as pas perdu la facilité d'agir, embrasse mademoiselle, elle voudra bien le permettre en faveur du lien que nous devons former demain.

Surville, qui enfin s'était avancé, embrassa Sophie en tremblant, comme un criminel qui vient d'entendre prononcer sa sentence ; son sang s'était retiré vers son cœur ; et tandis que son

teint se décolorait, celui de mademoiselle Chalus semblait animé des plus vives couleurs; leurs yeux se rencontrèrent; et ce rapide regard semblait dire, pourquoi nous sommes-nous vus si tard? et pourquoi ne nous connaissons-nous qu'au moment où une barrière insurmontable s'élève entre nous?

Surville, moins timide avec la tante de Sophie, dissimula son embarras, en lui adressant les choses honnêtes que la circonstance autorisait; et la belle Chalus profita de cette diversion pour se remettre de son trouble.

La conversation s'étant engagée entre les personnes âgées, les deux plus jeunes restèrent recueillies dans leurs pensées; celles de Surville étaient si douloureuses et si nouvelles pour lui, qu'il s'y livra comme s'il eût été seul, dans un cercle où il ne conve-

nait cependant pas qu'il fût aussi indifférent.

- Comment est-il possible, se disait-il; qu'insensible jusqu'à ce moment à tout ce que l'amour promet de plaisirs, à tout ce que la volupté m'a offert de séduisant dans les deux Indes, je n'aie résisté à ses traits que pour venir échouer auprès de la seule personne que je ne puis aimer sans crime? N'aurais-je eu qu'une fausse vertu, et serais-je réservé à ne trouver mon bonheur qu'en devenant coupable? Non, non, je ne serai point, je ne serai jamais le fléau de ma famille; je ne troublerai pas le bonheur d'un père que je chéris; demain tout espoir me sera heureusement fermé, je me rendrai maître d'un sentiment d'autant plus téméraire que, dans toute autre circonstance, il serait au moins douteux qu'il eût été partagé.

La situation de mademoiselle de Chalus n'était pas plus heureuse : ainsi que toutes les jeunes personnes, elle n'avait point échappé aux douces illusions de l'imagination : les plus sages se créent une chimère qui leur est d'autant plus chère, que, renfermée dans la pensée, c'est le seul objet sur lequel elles sont à l'abri de la contrariété et des persécutions. Sa surprise fut donc inexprimable, lorsque l'apparition du jeune de Surville lui offrit la réalité du modèle qu'elle s'était forgé.

De ce moment, elle sentit de la répugnance pour un lien qu'elle aurait du moins contracté avec indifférence ; mais il était impossible de reculer. La nécessité lui en avait imposé la loi ; restée sans fortune par l'émigration de tous ses parens, elle n'avait plus que l'espérance éloignée de celle de

sa tante, qui n'était pas âgée de plus de quarante ans, et qui était la seule de sa famille qui fût restée en France. Pénétrée de la rigueur des circonstances, accoutumée à la contrainte qu'on impose dès l'enfance aux filles de qualité, elle prit sur elle plus d'empire que n'en prenait Surville, et mit tous ses soins à cacher ce qu'elle éprouvait; et pour y réussir, elle s'était occupée à arranger une table de jeu.

Le hasard lui donna pour partenaire le triste Surville, pour qui la proposition de jouer fut une heureuse diversion : elle se proposait bien d'éviter ses regards; mais le soin qu'il y mit lui-même fut si rigoureux, qu'elle s'en trouva intérieurement désobligée: quelque dénué d'espoir que soit un sentiment, la vanité ne veut rien perdre; la sienne eut cependant lieu d'être consolée par le trouble et les fréquentes

distractions de son vis-à-vis : il fit faute sur faute, mais elle ne le querella point ; ils s'excusaient, au contraire, avec un soin réciproque ; et occupés de toute autre chose que de leur jeu, ils perdirent leur argent avec une satisfaction qui ne pouvait être sentie que par eux.

Dans quelque contrainte qu'ils eussent passé cette soirée, tous deux la trouvèrent courte, et Surville ne suivit qu'à regret son père, qui lui demanda, sitôt qu'ils furent rentrés, quelle impression lui avait faite mademoiselle de Chalus.

— Celle, mon père, que je croirais n'avoir plus rien à desirer si jamais j'avais le bonheur d'être aimé d'une personne aussi accomplie.

— Je suis charmé, mon ami, que son mérite justifie mon choix à tes yeux ; car ce n'est pas sa beauté seule

qui m'a déterminé, mais la bonté de son caractère, et, plus que tout, le plaisir de relever dans sa personne le reste infortuné d'une famille autrefois aussi riche qu'illustre. —

Le fils était trop pénétré de ce que disait son père, pour ne pas y applaudir; mais il pensait, en même temps, que cette œuvre méritoire aurait aussi bien pu s'opérer par lui; et ils se séparèrent avec une satisfaction apparente, mais que l'infortuné Surville était loin de pouvoir partager.

CHAPITRE III.

Nuit orageuse, soliloques nocturnes.

L'AMOUR prend toujours la teinte du caractère de celui qui l'éprouve; Surville, naturellement impétueux, ne vit qu'un motif de désespoir dans le

sentiment que lui inspirait la belle Sophie : l'orage qui se formait dans son cœur était d'autant plus terrible, que, soit le fruit des principes vertueux qu'il avait reçus, ou l'effet d'une constitution tardive, il était parvenu, comme il l'a observé lui-même, à l'âge de vingt ans, sans avoir aimé et sans avoir cédé aux amorces de la volupté.

Il faut que ce soit, disait-il, l'influence d'un sort funeste qui se déclare contre moi, et qui me place entre le crime et le désespoir ; par quelle fatalité suis-je réduit à ne devenir sensible que pour un objet que je ne peux obtenir, que je n'obtiendrai jamais ? Ici, après un tel mariage, la mort même de mon rival, que je suis loin de souhaiter, ne ferait rien pour mon bonheur : mais pourquoi mettre sur le compte du sort une passion qui n'est et ne peut être criminelle que pour

les ames faibles ? Non, non, je saurai la bannir de mon cœur, et voir le bonheur de mon père sans envie ; mais après en avoir été forcément le témoin, je fuirai des lieux qui me présenteraient sans cesse l'objet de mes regrets et celui de mon supplice, et l'absence m'aidera peut-être à arracher le trait funeste qui m'a blessé.

C'est ainsi que, ne trouvant de remède à ses maux que dans des partis violens, il passa la nuit dans une agitation continuelle.

Sophie, la tendre Sophie, n'était pas moins affectée que lui ; mais habituée à trouver son bonheur dans l'accomplissement de ses devoirs, et à se soumettre à tout ce qu'elle trouvait de juste et de louable, ses sentimens prirent une autre direction. Quelque douloureux qu'il soit, se disait-elle, de n'avoir connu Surville que lorsqu'il est

impossible de lui consacrer ma vie, je peux du moins lui consacrer des sentimens d'autant plus chers, que, ne craignant ni l'inconstance ni les effets de l'habitude, ils seront inaltérables ; il les ignorera toujours, mais je pourrai lui montrer une tendre amitié ; j'obtiendrai sûrement la sienne, et ne m'ayant point vue comme une belle-mère, j'acquerrai à mes enfans un ami et un second père. En se traçant ce plan, dont son ame délicate et sensible s'applaudissait, son cœur, qui n'était pas d'accord, la trahissait, et les larmes s'échappaient de ses yeux. Cependant, plus modérée que Surville, elle trouva quelques instans de repos.

Une partie de la matinée fut, de part est d'autre, donnée aux soins de la parure : quelque affligé qu'on soit, on veut présenter son affliction sous

une forme intéressante; c'est ce que firent les deux désespérés : et lorsqu'ils se revirent, ils purent se trouver assez pâles, assez défaits, pour croire qu'ils s'entendaient, et être contens l'un de l'autre. Mais, si ces traces étaient sensibles pour eux, elles ne l'étaient pas assez pour ceux qui n'étaient pas éclairés par le sentiment qui les animait : s'il en était autrement, si l'indifférence avait les yeux pénétrans de l'amour, il n'y aurait contre les persécutions aucun asyle pour les cœurs tendres.

CHAPITRE IV.

Mariage, desespoir et ses suites.

JE ne parlerai de la cérémonie de ce mariage, qui eut toute la pompe qu'elle pouvait avoir, que dans ses rapports avec le héros de cette histoire.

Au moment de partir pour la célébration, M. de Mairan dit à son fils: Je n'ai point de parens ici, mon ami, et parmi les miens aucun ne me touchant d'aussi près, ne pourrait avoir le pas sur toi; tu vas donc conduire mademoiselle, ce sera de tes mains que je la recevrai, j'espère te le rendre quelque jour, dans une occasion aussi heureuse que celle-ci l'est pour moi.

— Je ne le crois pas possible, mon père; ainsi je désespère de jamais vous faire prendre votre revanche. —

Ce que M. de Mairan et toute la société ne pouvaient prendre que pour un compliment délicat, fut autrement apprécié par la tendre Sophie ; et un regard languissant, mais fixe, consola Surville de ce que la fonction dont on le chargeait pouvait avoir de cruel.

En montant et en descendant de voiture, et sur-tout en approchant de l'autel, elle posa sa main tremblante sur celle non moins agitée de son écuyer. Que n'exprimait pas ce tremblement ! langage muet des signes, tu es celui de la nature et le plus sublime de tous ; perfectionné par l'amour, tu n'es vraiment entendu que par les amans ; tu laisses à la timide pudeur la ressource de pouvoir feindre de ne t'avoir pas compris, quoique tu peignes d'un seul trait ce que toute l'éloquence de nos jargons ne peut que

refroidir; enfin tu parles à l'esprit, tu pénètres le cœur, même sans le concours des yeux, lorsque dans une occasion comme celle-ci le contact peut y suppléer. Aussi le gant qui était entre eux ne fut-il qu'un obstacle impuissant contre l'attraction; les corpuscules sympathiques le pénétrèrent, et portèrent jusqu'à leurs cœurs le cri du sentiment.

Il fallut, malgré ce cri, qu'ils se séparassent; mademoiselle de Chalus prononça le serment qui l'unissait au père de Surville. Je n'entreprendrai point de peindre ce que ce moment leur fit éprouver, et que la contrainte qu'ils étaient obligés de s'imposer rendit comparable au plus cruel supplice.

On ne retourna pas chez madame de Berci, tante de la nouvelle épouse, mais chez M. de Mairan; c'était un

arrangement convenu entre lui et cette bonne tante, pour éviter l'embarras des adieux et celui qu'éprouve nécessairement une jeune personne en quittant les lieux où elle a passé dans l'innocence, des années dont le souvenir ne peut que lui être cher.

Le dîner fut gai, excepté pour Surville et pour la belle Sophie, que j'appellerai désormais madame de Mairan. Elle soutint cependant le rôle pénible qu'elle avait à remplir ; mais ses efforts l'avaient fatiguée, un rouge vif la colorait, et elle saisit l'instant où l'on quitta la table pour aller chercher un moment de solitude dans l'appartement qui lui était destiné, et qu'on avait eu soin de lui montrer en arrivant dans cette maison.

Cette situation n'ayant point échappé à Surville, il ne tarda pas à la suivre pour calmer l'inquiétude qu'elle

lui causait. Il eut bientôt découvert sa retraite. Il la trouva debout devant une glace, et s'efforçant de tarir des larmes qui s'échappaient en abondance.

Elles furent pour l'infortuné Surville un baume versé sur ses blessures; non qu'il souhaitât aucune peine à sa belle-mère, mais il éprouva une sorte de consolation de se voir confirmé dans l'opinion qu'elle n'était point heureuse par le lien qu'elle venait de contracter, et que son cœur pouvait en secret partager les sentimens qu'elle lui avait inspirés.

Cependant, respectant sa retraite, il allait se retirer, en se bornant à quelques excuses sur son apparition, lorsque madame de Mairan lui dit:

— J'étais loin de vous croire aussi près de moi, monsieur!

— L'inquiétude que j'ai conçue sur

votre santé, madame, ne m'a pas permis de rester dans l'incertitude, et je vous ai cherchée pour m'en éclaircir.

— J'en suis bien reconnaissante; mais votre absence ferait plus vîte remarquer la mienne, et je sens que j'ai besoin d'être seule encore quelques instans.

— Je vais, madame, souscrire à vos ordres. —

Tandis qu'il faisait cette réponse, madame de Mairan avait, en changeant de place pour s'approcher d'un fauteuil, laissé tomber le mouchoir qui avait recueilli ses larmes; Surville, qui s'en était emparé adroitement, l'avait déja placé sur son cœur; et soit qu'elle ne s'en fût pas aperçue, ou qu'elle fût bien aise de lui laisser ce gage de sa tendresse, elle le laissa sortir sans faire le moindre mouvement pour le chercher.

L'amour, qui se désole de tout, se console aussi d'un rien. Surville rentra au salon, aussi content que s'il eût fait la conquête de la toison d'or; mais ce moment d'illusion fut court: le retour de sa belle-mère, en lui offrant tout ce qu'il allait perdre, lui rendit le sentiment de ses maux; il ne put sans frémir voir approcher l'instant où elle allait passer dans les bras d'un rival qu'il était forcé de respecter; et ne pouvant plus résister à son trouble et à son désespoir, il résolut de s'éloigner d'un lieu qui lui était devenu insupportable.

Pour exécuter ce projet, il s'esquiva sans bruit, passa à son appartement, changea d'habit, et sortit sans prévenir Lépine, son domestique, de ce qu'il allait faire.

Les résolutions réfléchies ont souvent un mauvais succès, à plus forte

raison celles prises à l'improviste ; aussi Surville ne sut-il à quoi s'arrêter. Sitôt qu'il se vit dehors, et que l'impression de l'air lui eut rappelé la nécessité de coucher quelque part, il se souvint enfin qu'un ami nommé de Clairac, dont la campagne n'était qu'à deux petites lieues de Paris, l'avait invité à y aller passer quelques jours pour y chasser ensemble. Il se détermina pour cette campagne, bien qu'il s'attendît à n'y plus trouver son ami. S'il est de retour à la ville, je n'en serai que plus libre, disait-il, de m'affliger à mon aise. Le voilà donc en route ; et marchant avec la rapidité que lui donnaient ses idées, il arriva à neuf heures du soir dans cette maison, où il ne trouva que le concierge.

Plus fatigué de son agitation que de la course qu'il venait de faire, il

ne voulut rien prendre, quelques instances que lui fissent les gardiens de cette campagne, dont il était connu, et ne demanda qu'un lit, se sentant, disait-il, besoin de repos.

En se couchant, il recommanda qu'on vînt dans la chambre à sept heures, se proposant de chasser avant de retourner à Paris.

On se conforma à ses ordres, et lorsqu'on vint auprès de lui à l'heure qu'il avait indiquée, le concierge le trouva dans un sommeil si pénible, le teint si enflammé, et son lit dans un tel désordre, qu'un homme encore moins éclairé que lui en eût été alarmé.

Ayant inutilement tenté de l'éveiller en lui parlant, il crut prudent d'appeler sa femme, et de lui recommander de ne pas quitter d'un instant la chambre du malade, tandis qu'il

allait monter à cheval, et se rendre en diligence auprès de son maître pour lui rendre compte de cet évènement.

M. de Clairac, qui avait une sincère amitié pour Surville, ne fut pas plutôt instruit de sa situation, qu'il envoya chercher une voiture, et passa chez son médecin, qu'il engagea à venir avec lui pour donner ses secours à son ami.

Ils le trouvèrent dans la même situation où l'avait laissé le prudent concierge. Le médecin, après lui avoir tâté le pouls, n'hésita pas à l'éveiller; Surville, extrêmement surpris de se voir entouré de quatre personnes, demanda ce qui lui était arrivé. On l'instruisit en peu de mots. Il remercia son ami d'une attention si touchante, et convint qu'en effet il avait passé une si mauvaise nuit, qu'il se

sentait une inflammation considérable, et qui lui obstruait la gorge au point de le gêner en parlant.

Ce ne sera rien, monsieur, lui dit le docteur, si vous voulez y apporter remède tout de suite. La fièvre n'est pas encore assez forte pour empêcher de vous transporter à Paris, où vous serez plus à portée de recevoir mes soins; je vais, avant de vous remettre chez vous, vous faire prendre un bain, et, pendant que vous y serez, M. de Clairac ira prévenir M. votre père, sur l'inquiétude où pourrait le mettre votre situation.

Ce plan fut suivi; ils s'arrêtèrent aux bains du quai d'Orçay; et tandis que le médecin faisait exécuter son ordonnance sous ses yeux, M. de Clairac se rendit chez M. de Mairan, qu'il trouva prêt à sortir pour se rendre chez le ministre de la police

générale n'ayant pu découvrir depuis le matin, par les informations prises chez ses amis et ceux de son fils, ce qu'il était devenu depuis la veille.

L'ami de Surville lui raconta ce qui s'était passé, et dont il n'avait été instruit que le matin; et ce qu'il avait fait depuis ce moment. Que n'ayant pu imaginer que son ami fût venu chez lui sans avoir prévenu personne, il n'avait pu penser quil eût laissé son père dans l'inquiétude; qu'autrement il se serait fait un devoir de l'en instruire.

M. de Mairan ne revenait point de cette envie subite d'aller chasser, et d'un départ aussi brusque; il craignait qu'une maladie grave n'eût dérangé le cerveau de son fils, et il attendait son retour avec impatience. Son épouse, qui avait entendu ce détail,

quoiqu'elle pût mieux pénétrer les causes de la conduite de Surville, n'était pas moins inquiète de l'effet qu'elles avaient produit : telle était leur situation, lorsque le bruit de la voiture annonça l'arrivée du cher malade.

On ne lui laissa que le temps de se mettre au lit pour passer dans sa chambre ; M. de Mairan, son épouse et M. de Clairac y arrivèrent en même temps ; ils le trouvèrent ayant à son chevet le médecin, qui, plus inquiet qu'il ne le paraissait, étudiait avec soin les mouvemens de son pouls. Le redoublement qu'il sentit à l'arrivée de ces trois personnes fixa son attention. Quelques paroles obligeantes que lui adressa son père ne firent sur lui aucune sensation grave ; mais lorsque le tour de madame de Mairan fut venu, qu'elle lui eut témoigné l'intérêt

qu'elle prenait à sa santé, le regret qu'elle aurait que son entrée dans sa famille fût marquée par quelque évènement fâcheux pour lui, et que Surville eut répondu, autant que son abattement le lui permettait, qu'elle ne pouvait que lui porter bonheur, il ne resta plus de doute au docteur sur la cause du mal qu'il avait à combattre.

Depuis l'aventure du médecin d'Antiochus, ce n'était pas merveille que les nôtres fussent devenus attentifs aux effets de l'amour; mais tous ne le sont pas également à rechercher l'influence du moral sur le physique; c'était le mérite particulier de celui que le hasard avait procuré à Surville: extrêmement éclairé, parvenu à la plus haute réputation, il la devait moins à l'étude de son art qu'à de profondes recherches sur le cœur hu-

main ; il pria la compagnie de se retirer un moment, ayant quelques questions à faire au malade ; qu'ensuite on pourrait rester auprès de lui tant qu'on voudrait, la dissipation lui étant plus convenable que la solitude.

Sitôt qu'ils furent seuls, le docteur s'assit auprès de Surville, et débuta par lui dire : Je ne vous demande pas votre secret, monsieur.....

A ce peu de mots, Surville détourna la tête pour dérober un déluge de larmes qui le suffoquaient et qui venaient de s'ouvrir le passage.

Pleurez, continua le docteur, cette explosion vous soulagera ; mais daignez m'écouter. Votre situation m'est connue, et je ne crains pas de vous avouer que la connaissance que je viens d'en acquérir m'a sauvé une erreur que je me serais reprochée

toute la vie, et qui eût pu vous être préjudiciable ; je vous aurais fait tirer inutilement un sang dont vous avez besoin. Actuellement votre guérison dépend beaucoup plus de vous que de moi ; mais il faut, pour y parvenir, que vous conveniez avec vous-même que la Providence, à laquelle nous ne rendons pas assez de justice, nous favorise plus que nous ne croyons, en nous refusant un bien dont trop souvent notre prévention ou notre aveuglement nous exagère le prix ; pour s'en convaincre, il ne faut que se transporter en idée à l'époque où, rassasié par la possession, l'objet que nous avions cru unique nous paraît de beaucoup inférieur à d'autres qui s'offrent à nos vœux, et devient un obstacle à ces nouveaux desirs.

L'ardeur naturelle à la jeunesse est la source de tous ses maux ; elle

se presse de jouir, et ne reconnaît que lorsqu'il n'en est plus temps les erreurs où l'a conduite son inexpérience. Mais en admettant qu'il n'y eût qu'un seul être qui pût faire notre bonheur, et que ce fût justement celui dont nous fussions privés, ou par l'autorité ou par la force des circonstances, ou enfin par l'empire des conventions sociales, ce malheur serait-il sans ressource? Ne resterait-il pas des dédommagemens dans les communications de l'ame, dans la délicatesse du cœur et dans la satisfaction que fait éprouver un sentiment vertueux? Croyez-moi, mon cher malade, ces jouissances valent mieux que celles que vous regrettez; elles ne s'affaiblissent jamais, et procurent une félicité inaltérable.

Cet exorde présentait un espoir trop flatteur à Surville pour ne pas

lui plaire ; aussi en témoigna-t-il sa reconnaissance à son consolateur, en lui serrant affectueusement la main ; et le docteur, encouragé par ce succès, conclut ainsi :

Enfin peut-il convenir à un homme estimable de se laisser dominer par ses passions, et d'en être abattu au point d'y succomber ? Peut-il oublier qu'il a une carrière à fournir, des devoirs à remplir, et que s'il ne peut plus vivre pour lui, il doit vivre pour le bien qu'il peut faire ? Voilà, monsieur, ce que vous vous devez, et sur quoi il faut uniquement fixer votre imagination. Dans deux ou trois jours vous serez sur pied ; livrez-vous au travail ; à un travail assidu, ce remède est ordinairement infaillible ; s'il ne suffisait pas, il en reste un dernier, la fuite, et vous seul pourriez juger de la nécessité d'en user. Quant à moi,

mon ordonnance se réduit à un calmant dont je vais écrire la composition, et une diète sévère, c'est-à-dire du bouillon et des compotes.

Après que le docteur eut écrit, il fut rejoindre les amis de Surville, qu'il rassura autant qu'il le devait sur les suites de cette maladie.

M. de Mairan, tranquillisé par ce qu'il venait d'entendre, sortit. Son épouse et M. de Clairac retournèrent auprès du malade. Cet ami ne tarda pas à se retirer; et la jeune dame, restée seule, garda le silence jusqu'au moment où un domestique apporta la potion ordonnée. Elle la présenta elle-même à Surville, qui, après l'avoir prise, saisit une main qu'il baisa respectueusement. Sa belle garde-malade ne crut pas devoir se refuser à ce témoignage de sa reconnaissance; mais une larme brûlante qu'elle sentit tom-

ber sur cette main la lui fit retirer avec vivacité.

Ici, d'après quelques lignes qui m'ont paru intercalées dans les mémoires, il semblerait que la vivacité du mouvement de madame de Mairan en retirant sa main l'éleva jusqu'à ses lèvres, et qu'elles recueillirent cette larme; mais en s'en tenant au texte, il est constant qu'elle dit: Serait-il possible, M. de Surville, que vous fussiez affecté à ce point de votre indisposition? Si vous n'êtes pas plus raisonnable, je ne reviendrai plus.

Elle sortit en effet, et l'on peut croire qu'elle en avait besoin; mais elle ne tarda pas à revenir. M. de Mairan vint aussi tenir compagnie à son fils; et au bout de trois jours, comme le lui avait annoncé son médecin, qui ne l'avait pas négligé, il se trouva, quoique très-faible, en état de se lever.

CHAPITRE V.

Projet de départ sans effet.

SURVILLE parvint à se rétablir, mais il lui resta une mélancolie que rien ne pouvait surmonter. Malgré son goût pour l'étude et pour les belles-lettres, il ne pouvait parvenir à se distraire. Un soir qu'il paraissait plus absorbé que de coutume, son père, qui l'aimait tendrement, quoiqu'il ne fût pas d'une humeur caressante, lui témoigna combien il en était touché, et qu'il souhaiterait qu'il prît un parti qui pût lui rendre la santé et l'activité dont il avait toujours joui.

Surville qui se souvenait du dernier conseil de son médecin, et qui sentait le besoin de s'y conformer, saisit cette occasion pour rappeler à

son père le desir qu'il avait toujours eu de naviguer pour le compte du commerce, fût-ce même sur un corsaire.

Vous savez, mon fils, lui répondit M. de Mairan, que ce projet m'a toujours déplu; je ne puis croire que l'opposition que j'y ai mise jusqu'à présent puisse être le veritable sujet de votre chagrin; et si vous teniez à vous éloigner de moi, j'approuverais plutôt un voyage. Quelque parti que vous preniez, je serai charmé d'obtenir votre confiance, soit que vous vous adressiez à moi ou à madame de Mairan, qui partage mon affection pour vous. Je vous laisse avec elle pour aller passer le reste de la soirée chez le général en chef, qui a quelque chose à me communiquer.

Après que M. de Mairan fut sorti, Surville se serait trouvé très-embar-

rassé si sa belle-mère n'eût commencé la première à rompre le silence.

Vous avez entendu, lui dit-elle, M. de Surville, combien votre père est sensible à votre situation, je ne le suis pas moins; et un motif qui m'est particulier ajoute encore à ce qu'elle a de pénible, c'est la crainte que je ne sois la cause qui vous fait prendre de l'aversion pour la maison paternelle, au point de vouloir la fuir.

— Moi, vouloir vous fuir, madame! reprit avec feu Surville; il n'est aucun sacrifice que je ne fisse pour détruire une opinion que je suis si éloigné de mériter, et qui afflige mon cœur. Non, madame, ce n'est pas pour vous fuir, mais pour m'éloigner....

— De vos amis, de tous ceux que votre absence affligerait, se hâta de dire madame de Mairan, en l'interrom-

pant; la véhémence et l'action qu'il avait mise dans sa réponse, lui faisant craindre, avec raison, qu'il ne lui échappât quelque aveu qui la forcerait à son tour d'approuver ou même d'exiger son éloignement.

— Veuillez donc, madame, me prescrire la conduite que vous voulez que je tienne, et je vous prouverai que rien de ce que vous m'ordonnerez ne me paraîtra difficile.

— Je ne vous prescrirai rien, mais je vous engagerai à ne point prendre de résolution précipitée; à vous livrer à la dissipation qui convient à votre âge; à nous accompagner par-tout; à reprendre l'amabilité que vous aviez, et qui a disparu depuis les quinze jours que je suis liée à votre famille. Nous vivons, je le sais, assez retirés : c'est le goût de M. de Mairan, en cela très-conforme au mien; mais il va s'intro-

duire entre nous un tiers qui ne pourra manquer de vous être agréable.

— Où vous êtes, madame, je ne désire personne, et je vous assure qu'en ce moment, je suis très-heureux.

— Vous en jugerez différemment, j'espère; et vous trouverez dans la société de ma chère Julie une diversion à votre tristesse qui vous rétablira infailliblement.

— Quoi! madame, vous souhaiteriez qu'elle m'intéressât.

— Pourquoi ne le souhaiterais-je pas? reprit-elle avec une émotion qui fit apercevoir à Surville qu'il se trahissait; je ne voudrais pas, continua-t-elle, qu'elle vous inpirât ni que vous prissiez pour elle des sentimens qui ne pourraient que vous rendre malheureux tous deux, parce qu'elle est sans fortune; mais je souhaite que vous lui accordiez l'ami-

tié qu'on ne peut lui refuser, et que sûrement vous prendrez pour elle.

— Cette demoiselle est donc bien aimable?

— Vous pourrez en juger dès demain. J'ai passé avec elle deux années à la campagne, dans une retraite presque absolue; c'est-là que j'ai eu le temps de la connaître et de contracter un attachement qui ne finira qu'avec ma vie. Nous n'avons cessé de correspondre depuis notre séparation; elle était destinée à jouir d'une grande fortune; elle s'en trouva privée, ainsi que de ses parens et de ses amis, qui ont péri par les proscriptions. N'ayant plus qu'un revenu insuffisant, elle m'a confié qu'elle se trouvait réduite à servir, ou du moins à s'attacher à quelque dame. Mon cœur s'est soulevé à l'idée de la voir réduite à l'abjection. Il était alors question de mon mariage; je l'ai

engagée à attendre de mes nouvelles avant de prendre aucun parti ; j'avais de ce moment, conçu l'espoir de lui être utile ; et j'ai en effet réussi à obtenir de M. de Mairan de l'attacher auprès de moi en qualité de compagne, quoique, dans le fait, elle me tiendra lieu de femme-de-chambre, parceque nous nous servirons réciproquement toutes deux.

— Il eût été étrange que vous eussiez essuyé un refus.

— Non, un refus n'est désobligeant que lorsqu'il s'agit de ce qu'on a droit de demander ; et je n'ai pas oublié que, n'ayant point apporté de fortune à M. de Mairan, je ne pouvais exiger de lui une dame de compagnie.

— Quoi ! madame, vous ne seriez pas blessée d'un si odieux calcul ?

— Si M. de Mairan ne faisait pas tous ceux qui sont nécessaires, je les

ferais pour lui. Vous voyez M. de Surville comme un homme qui croirait ne devoir rien refuser à ce qu'il aime; mais celui qui accorde par faiblesse plus qu'il ne peut, se met, tôt ou tard, dans l'obligation de tout refuser par nécessité.

— Je vous avoue, madame, que votre réflexion me confond, et ajouterait, s'il était possible, à tous les sentimens que je vous ai voués.

— D'après ce que je viens de vous dire de ma Julie, vous ne pouvez douter que c'est une amie que je vous présenterai. Je ne la conduirai cependant pas chez toutes nos connaissances; mais elle verra ici assez de monde pour que quelqu'un devienne sensible à son mérite; et je serais au comble de mes vœux de la voir établie convenablement. Quant à vous, monsieur, vous y trouverez l'agrément d'une société

douce, qui vous évitera l'ennui des longues soirées que vous passeriez dans la solitude, lorsque M. de Mairan me conduit dans des cercles où il ne vous à pas présenté; et j'espère assez de la gaieté de ma jeune compagne, pour croire que bientôt vous me remercierez d'avoir trouvé ce moyen de dissiper votre tristesse. —

Surville allait témoigner sa reconnaissance à son aimable belle-mère, lorsque le retour de M. de Mairan vint interrompre un entretien qui avait tant de charmes pour lui. Aussi se trouva-t-il mieux disposé, et son changement de manières pendant le souper fut assez sensible pour que son père pût croire que les conseils de son épouse avaient pris quelque empire sur lui.

CHAPITRE VI.

Nouvel objet d'intérêt pour le sensible Surville.

La passion voit tout éternel ; c'est ainsi que voyait Surville : il ignorait encore que l'amour sans espoir ne peut subsister long-temps, et croyait de bonne-foi qu'il allait conserver une constance inaltérable pour l'objet secret de ses vœux ; c'est l'effet nécessaire d'un premier attachement et l'erreur où il entraîne. Le cœur, alors dans toute sa pureté, divinise le sentiment, repousse toute idée matérielle, et rougirait d'avoir des sens ; mais la nature ne perd rien de ses droits : la suite nous apprendra s'il a pu s'y soustraire.

En attendant, il se livra aux idées que lui avaient suggérées les conseils

de son médecin. Enchanté de l'entretien qu'il avait eu avec madame de Mairan, ne doutant plus qu'elle ne prît à lui une sorte d'intérêt, il ne lui en fallut pas davantage pour embrasser la chimère d'un amour platonique, et former d'après cela le projet de rendre à sa divinité tous les soins que permet un sentiment délicat, qui enveloppé des ombres du mystère, se montre sans se dévoiler, vit de ses sacrifices, et n'en exige aucun.

Le premier pas qu'il fit pour l'exécuter fut d'aller lui-même dès le matin chez un jardinier-fleuriste, chercher les plus belles fleurs qu'il put se procurer. Il en rapporta deux corbeilles, une pour sa belle-mère, l'autre pour son amie; non pas que cette amie eût occupé un seul instant sa pensée, mais comme un moyen

de plus de plaire à celle qui en était l'unique objet.

Elles furent présentées de sa part, encore chargées des pleurs de l'aurore, et M. de Mairan, qui augura bien de cette attention, qui la vit avec plaisir comme un changement heureux dans les idées de son fils, en fit compliment à son épouse.

Dans le reste de la matinée, notre platonicien reprit avec plus de tranquillité son goût pour les arts. Il cultivait avec succès celui de la peinture ; et en essayant de tracer une tête, ses crayons lui offrirent, comme d'eux-mêmes, l'image dont le modèle était dans son cœur ; ravi de ce succès, il en conçut l'espérance qu'il parviendrait à peindre une miniature, quoiqu'il ne se fût jamais essayé dans ce genre.

Un amant ne remet pas au lende-

main à se procurer un talisman qu'il doit toujours porter sur son cœur ; en conséquence, nouvelle sortie, mais précédée d'une toilette plus soignée que les jours précédens. Lépine fut grondé, il ne réussissait à rien, il était gauche, ne trouvait pas assez vîte ce qu'on lui demandait ; enfin ce Lépine, qui n'était rien moins que timide, en fut déconcerté, et éprouva, pour la première fois, que son maître pouvait comme un autre être sujet aux inégalités d'humeur.

Surville ne mit à se procurer les ustensiles nécessaires que le temps d'aller et de revenir ; et dans l'empressement qu'il avait pour ce travail, les heures s'écoulèrent sans qu'il s'en aperçût: il commençait à ne plus douter du succès, lorsque madame de Mairan le fit prévenir de l'arrivée de mademoiselle Julie de Sénange, et

qu'elle le priait de passer chez elle.

Quoique cette demoiselle lui eût été annoncée de la manière la plus avantageuse, il ne put s'empêcher de la trouver supérieure à ce qu'on lui en avait dit. Plus jeune de deux ans que madame de Mairan, elle lui était comparable en beauté et en graces; mais elle avait sur elle l'avantage de l'éclat qu'ont toujours les brunes, et qui compense bien ce qu'elles peuvent avoir de moins touchant que les blondes.

Cependant cet éclat ne produisit qu'un très-léger mouvement d'admiration sur un cœur prévenu, et qui se serait reproché d'en avoir pour toute autre que sa divinité.

On verra bientôt s'il résistera également à tous les moyens de plaire que réunissait cette jeune personne. Il n'avait pas encore éprouvé le charme

d'une voix qui allait au cœur, lors même qu'elle se livrait aux élans de gaieté qui lui étaient naturels, et que sa jeunesse rendait très-fréquens. Cette gaieté, qui semblait respirer dans tous ses traits, peignait en même temps la tranquillité de son cœur, et un esprit supérieur aux petites faiblesses et aux petites jalousies des ames ordinaires. Réduite à chercher dans l'affection des étrangers, ce qu'elle n'avait pu trouver dans le sein de sa famille, elle avait contracté l'habitude d'étudier les caractères, de les distinguer, et de mériter les sentimens qu'elle voulait obtenir: rien ne s'acquiert mieux que ce à quoi l'on se trouve nécessité pour son propre bonheur, aussi se trouvait-elle, quoique très-jeune, supérieure à la perte de sa fortune, et résignée à son sort; en conséquence, elle ne parut pas chez madame

de Mairan avec un air humilié, et il semblait qu'elle trouvât tout simple que son amie fît pour elle ce qu'elle sentait quelle aurait fait.

M. de Mairan, qui s'était trouvé au moment de son arrivée, lui avait témoigné les plus grands égards, soit qu'il eut déja senti tout ce qu'elle valait, soit qu'il fût charmé de donner à son épouse ce témoignage de déférence; de sorte que lorsqu'il rentra dans l'appartement, il y prit le ton convenable pour mettre tout le monde à l'aise, et fit la guerre à Surville de n'être pas venu offrir lui-même les belles fleurs qu'il avait su se procurer.

Quoi! ma bonne amie, dit mademoiselle de Sénange, c'est à monsieur que j'ai l'obligation de la corbeille que tu m'as donnée?

— Oui, ma chère amie, répondit

la belle Mairan. Tu vois que les hommages t'ont précédée, et tu en as tout l'honneur ; car voilà les premières fleurs que m'ait offertes M. de Surville. —

Il rougit comme un coupable de ce qu'il prit d'abord pour un reproche ; mais une réflexion rapide lui ayant fait sentir que madame de Mairan était peut-être bien aise de ne pas s'attribuer personnellement cette galanterie, il se hâta de répondre que ne connaissant point de fleurs qui pussent parer d'aussi belles dames, il n'avait mis aucune importance aux siennes.

— A merveille! Surville, reprit le général ; te voilà comme je t'aime. —

Ce fut avec cette aimable familiarité qu'on se rendit auprès du dîner, qu'on venait d'annoncer.

Madame de Mairan dit à Julie de prendre place entre le général et son

fils, et qu'elle serait son vis-à-vis.

— *Assisez-vous*, dit en riant Julie, car je ne *m'assiserez* pas tant que vous serez debout.

— A merveille! Tu vas donc me donner des nouvelles de madame *Bougeaison*.

— Ah ! la pauvre Bougeaison est devenu percluse, et doit être morte à présent ; ainsi, depuis long-temps, elle est réduite à ce qu'elle prescrivait aux autres. —

Surville, qui n'avait pas fait attention aux *assisez* et *assiserez*, et qui avait d'abord pris à la lettre le nom de madame *Bougeaison*, dit d'un grand sérieux à mademoiselle de Sénange, c'était donc un sobriquet qu'on avait donné à cette dame ?

Le général n'y put tenir, et après avoir ri de bon cœur, il dit à Surville : Tu n'étais pas avec nous, et tu ne fais

sûrement que d'y arriver, pour n'avoir pas compris qu'il s'agissait d'une provinciale qui, pour dire : Ne vous dérangez pas, disait : Sans *bougeaison*.

Il sourit à son tour de sa méprise et de sa distraction, et se prêta de bonne grace aux plaisanteries ; mais son sérieux ne pouvait céder qu'au grand évènement que je vais raconter.

On en était au second service ; le domestique avait posé sur la table un rôti, deux entremets, une salade ; et s'apercevant qu'il avait oublié l'huilier qu'il devait mettre en pendant, il s'échappa sans rien dire pour réparer sa faute.

Madame de Mairan, trop indulgente pour avoir l'air de s'en être aperçue, allait découper le rôti, lorsqu'elle découvrit que les feuilles de la salade s'élevaient d'elles-mêmes, et retombaient aussitôt. Regarde donc,

dit-elle à son amie ; cette salade danse.

— Oui vraiment ; mais s'il n'est pas très-effrayant de voir danser une salade, au moins y a-t-il quelque chose d'extraordinaire.

— Peut-être quelque vilaine bête, comme une araignée. —

Surville, qui voyait plus que de l'inquiétude sur les physionomies des deux dames, se levait pour ôter cette salade, lorsque son père s'en saisit, et entr'ouvrant les feuilles du bout du doigt, il en sortit un effronté qui, sans respect pour la figure d'un général, lui donna un coup d'aile dans le nez, qui lui causa un mouvement de surprise dont il ne put se défendre.

Déja le prisonnier, perché sur une corniche, chantait sa délivrance, lorsque des éclats de rire, qu'on s'efforçait en vain d'étouffer, firent dire au général : Ne vous gênez pas, mesdames ;

il y a en effet de quoi rire lorsqu'un vieux militaire laisse voir de l'émotion pour si peu de chose. Mais de quoi diable la pauvre Brinon s'avise-t-elle de mettre des serins en salade? qu'on la fasse venir. Le domestique, qui venait de rentrer, fut la chercher.

Le seul Surville avait contenu ses ris, quoiqu'il y eût volontiers cédé.

La grosse Brinon arrive tout en larmes.

— Vous pleurez parce que je vous fait appeler, Brinon?

— Non, monsieur, c'est que je viens de perdre mon serin, le pauvre petit!

— Parbleu non, il n'est pas perdu; vous l'aviez mis dans la salade. —

Dans l'instant le pauvre petit se fit entendre. Ah! mon Dieu, reprit la désolée gouvernante, que je suis heureuse! ce petit cher ami, il est si privé qu'il s'y est fourré de lui-même; et

comme il est aussi jaune que la laitue, je ne l'aurai pas vu en versant le reste des feuilles sur lui. Je m'en vais vous en donner une autre.

— Il ne l'aura pas gâtée; ces petits oiseaux sont propres.

— Oui, dit Surville, cependant.....

— Il se pourrait que....continua la vive Julie.

Pour cette fois, Surville se dédommagea de sa contrainte; les ris recommencèrent de plus belle; et le général, qui n'était pas ennemi de la joie, congédia Brinon, en lui demandant deux bouteilles de vin de Champagne: c'est le seul moyen, ajouta-t-il, mes amis, de remettre de l'ordre dans vos affaires.

Le reste du dîner se passa dans l'aimable tumulte de la joie; madame de Mairan fit compliment à mademoiselle de Sénange d'avoir communiqué sa gaieté à Surville.

— Je suis heureuse, repartit celle-ci, que mon mal soit le plus contagieux ; j'aime mieux que monsieur ait gagné le mien, que d'avoir gagné le sien. —

En repassant au salon, M. de Mairan leur dit : Mes enfans, vous me faites regretter de ne pouvoir rester avec vous ; je comptais vous mener au spectacle, j'avais fait retenir une loge, voici le billet ; allez-y tous trois. J'irai vous rejoindre si les vastes projets du général sur la patrie de Cléopâtre me le permettent (1). Je vous conseille de partir si vous voulez voir le commencement de l'opéra ; je vais vous y conduire ; et, à tout évènement, je vous renverrai la voiture pour revenir.

(1) A cette époque le général en chef, vainqueur de l'Italie, méditait l'invasion qu'il se proposait de faire en Egypte.

C'était ce qui pouvait arriver de plus heureux au sentimental Surville, de se voir, pendant plusieurs heures de suite, près de sa chère belle-mère, et délivré de leur mentor commun.

Arrivés au spectacle, quelque déterminé qu'il fût à ne s'occuper que d'elle, il ne put se refuser à partager ses soins, et à se distraire de sa contemplation pour répondre à mademoiselle de Sénange, qui n'avait jamais vu ce spectacle. Ses questions étaient si spirituelles, ses observations si justes, qu'insensiblement il prit plaisir à satisfaire la curiosité de cette charmante personne, et éprouva qu'elle était bien faite pour donner des distractions.

Le spectacle finit sans avoir vu revenir le général; il rentrèrent, et se trouvèrent tous, comme de concert, saisis de cette teinte sombre qui précède l'instant où l'on va voir finir un

bonheur qu'on voudrait prolonger ; le retour de M. de Mairan en détermina l'instant ; il fallut se séparer, et c'est alors que Surville retombait dans les convulsions du désespoir : sa situation lui redevenait insupportable, et le calme de la nuit n'apportait qu'un palliatif aux maux dont il était tourmenté.

CHAPITRE VII.

Portrait achevé, et autres circonstances qui préparent un changement de situation.

Le lendemain et les jours suivans, Surville continua d'offrir des fleurs aux dames ; il leur apporta des couplets notés, des brochures nouvelles, et ne négligea rien de tout ce qui pouvait le rendre agréable ou néces-

saire. Ce à quoi il mit un soin plus particulier, fut de suivre madame de Mairan par-tout où il pouvait l'accompagner; et les jours où il prévoyait qu'elle serait sans engagement, de se trouver muni de billets de spectacles, soi-disant donnés par des auteurs de sa connaissance; ces précautions soutenues, lui faisaient passer sa vie entre deux femmes charmantes, augmentaient son amour, enflammaient ses sens, et ne lui rendaient que plus pénibles les momens où, malgré tous ses soins, il se trouvait livré à lui-même.

L'étude et la culture des arts, qu'il n'avait point abandonnées, ne lui offraient aussi que des secours impuissans. Sa miniature était finie et suspendue à son cou; enfin jusqu'aux distractions qu'il avait trouvées auprès de mademoiselle de Sénange, dans

quelques-uns de ses momens de solitude, n'avaient fait qu'irriter son mal, sans qu'il pût s'en expliquer la cause.

Cette personne est charmante, disait-il; je me sens, sinon moins malheureux auprès d'elle, du moins plus distrait par sa présence; cependant je ne trouve rien à lui dire. Je pourrais lui parler de son amie; mais il serait à-la-fois inconvenant et indiscret de la prendre pour confidente. Pourquoi donc un attrait particulier me ramène-t-il vers elle lorsque ma chère Sophie est absente? Ce ne peut être que le besoin de me rapprocher de ce qu'elle aime, la certitude qu'elle saura tout ce que je fais, et qu'en son absence je ne m'occupe que d'elle.

La situation de Surville n'avait pas échappé à la pénétration de la belle Sénange: elle avait fait là-dessus ses petits commentaires; mais trop pru-

dente pour hasarder des conjectures indiscrètes, elle attendait que quelque circonstance vînt les confirmer : Surville ne tarda pas à la lui procurer.

C'était justement une des soirées que madame de Mairan était sortie avec son époux ; Surville avait fait demander à mademoiselle de Sénange si elle voulait le recevoir, et d'après sa réponse, il y avait déjà quelques instans qu'il était auprès d'elle, dans un silence assez ridicule, lorsqu'il s'avisa de lui demander si ce ne serait pas abuser de sa complaisance que de la prier de lui faire un petit sac d'étoffe qu'il pût porter à la poche comme un porte-feuille.

Pour entendre le but de cette question, il faut se rappeler certain mouchoir volé par Surville le jour fatal où il vit passer sa Sophie dans les bras de son père : ce mouchoir était resté

sur son cœur ; et dans le désordre de sa maladie, il avait eu soin qu'on ne pût le lui prendre. Or ce mouchoir était froissé, il pouvait se salir, et comme il voulait le conserver empreint des précieuses larmes qu'il avait recueillies, c'était pour serrer ce mouchoir qu'il voulait un sac propre à le renfermer.

On ne sera donc pas surpris que mademoiselle de Sénange, en consentant à faire ce sac, lui ait demandé de lui en indiquer la grandeur.

Surville, qui n'avait pas médité sa proposition, et qui ne voulait pas dire son secret, se trouva embarrassé ; cependant il s'imagina de tirer de sa poche un mouchoir blanc plié et de même volume, en disant : Voilà justement la grandeur dont je le souhaiterais.

— Bon ; mais si c'est pour porter à

une poche d'habit, il n'aura pas de soutien, et vous chiffonnerez les papiers qui seront dedans.

— Non ; je le porterai dans la poche qui est en dedans de mon gillet.

— J'entends, sur le cœur ; c'est où l'on met les lettres précieuses.

— Je ne suis pas, je vous le jure, assez heureux pour en avoir de semblables.

— Cependant vous avez quelque chose à serrer : vous rougissez, M. de Surville ; vous ne voulez pas, je le vois, m'honorer de votre confidence.

— C'est qu'en vérité je n'ai rien à confier, et que personne n'a la bonté de m'aimer.

— Je vous comprends, c'est une cruelle à qui vous avez dérobé quelque chose dont vous amusez votre douleur.

Ici nouvel embarras de la part de Surville; silence, désordre, soupir.

— C'est admirable! et vous démentez tout ce qu'on dit de Paris. Je ne croyais pas qu'on y pût trouver un Amadis.

— Pourquoi pas, mademoiselle? il y a des circonstances qui sortent de la règle ordinaire.

— Je crois qu'on peut aimer ce qu'on ne peut obtenir; mais alors, et à votre âge sur-tout, on ne fait pas le vœu d'une constance ridicule; on conserve un souvenir tendre, et l'on porte ailleurs des sentimens qui trouvent un sort plus heureux.

— Mais si l'on est dans l'impuissance de se dégager?

— Vous avez donc des espérances?

— Elle ignore, je vous assure, mes sentimens, et les ignorera toujours.

— Tenez, d'une indifférente, la rai-

son seule suffit pour en détacher, car ce n'est qu'une femme qui ne nous aime pas, et il y aurait folie d'aimer sans l'être. Mais ce n'est pas là votre position; il s'agit sûrement d'une femme que vous ne pouvez obtenir. Ici la raison et l'honneur se réunissent pour briser une chaîne qui ferait votre malheur et qui pourrait troubler le sien.

— Ah ! jamais, jamais.

— Songez donc que vous n'aurez seulement pas la satisfaction de savoir si vous êtes aimé.

— Voilà mon supplice.

— C'est celui de l'amour-propre.

— Ainsi, suivant vous, il faut changer.

— Mais ici le changement ne blesse personne, puisque vous n'êtes point engagé.

— Et vous recevriez les vœux d'un

homme qui aurait eu un sentiment que vous n'auriez pas inspiré?

— Voilà certainement une idée des plus romanesques qu'on puisse avoir, et je vous assure que je n'en aurai jamais de semblables. Pourquoi dédaignerai-je l'hommage d'un homme qui aurait été malheureux dans un premier attachement, si d'ailleurs il avait ce qui pourrait me toucher?

— Cela serait très-généreux, et je conçois qu'on pourrait pardonner à un homme qui aurait aimé sans l'être, et pour ainsi dire un objet imaginaire.

— Mais je pardonnerais même à un homme qui aurait été aimé; c'est une preuve qu'il l'aurait mérité, et certainement un motif en sa faveur.

— Vous ne le blâmeriez donc pas de s'être détaché?

— Expliquons-nous. S'il s'était par

inconstance détaché de ce qu'il pouvait posséder, ce n'est pas ce que j'entends, et je n'en voudrais point ; mais s'il avait renoncé par raison à un lien impossible à former, je le trouverais très-estimable de n'avoir pas voulu faire le malheur de celle qu'il aimait.

— Je ne conçois rien à cette manière tranquille ; je trouve que ce n'est pas aimer.

— C'est-à-dire que si j'avais le malheur d'aimer et d'être aimée de quelqu'un à qui je ne pusse jamais être unie, vous trouveriez juste que je passasse ma vie dans une douleur et un abandon perpétuels.

— Je n'appelle pas abandon une position où le sentiment tient lieu de tout, et où les sacrifices sont réciproques.

— Chimère ! M. de Surville : on n'aime point sans espérance ; et lors-

que deux amans rencontrent des obstacles insurmontables, il faut qu'ils cèdent à la raison ou qu'ils se perdent: ce qui de tous les sorts doit être le plus funeste.

— Ah! je le sens, je serai toujours malheureux.

— Vous reviendrez de cette erreur. Je n'ai point éprouvé vos peines, mais j'ai éprouvé presque tous les malheurs possibles. Privée de mon père et de ma mère dès l'enfance, je suis restée sous l'autorité de parens durs et indifférens; je les ai perdus, et avec eux ma fortune, qu'on n'a pas voulu me restituer; il ne me reste que très-peu de chose, et cependant je n'ai pas renoncé au bonheur.

— Vous avez tant de droits d'y prétendre, qu'il serait juste que vous le trouvassiez. Mais où le trouve-t-on? où l'avez-vous trouvé jusqu'à présent?

— Dans l'amitié. Elle m'a sauvé la vie lorsque j'ai été réduite à chercher un asyle ; et aujourd'hui madame de Mairan me prouve de la manière la plus touchante que ce sentiment est le plus doux qu'on puisse éprouver.

— Je ne le mériterai jamais ; car je sens qu'il ne me suffirait pas.

— Vous l'obtiendrez quand vous saurez régler vos sentimens. En attendant, voici votre petit sac : vous voyez que je n'ai rien oublié, la patte, la boutonnière : êtes-vous content ? —

Il n'eut que le tems de faire un court remerciement ; M. et madame de Mairan, qui rentrèrent, mirent fin à cet entretien.

CHAPITRE VIII.

Réflexions, complots, gros chagrin.

SURVILLE, remonté à sa chambre, trouva que la raison avait bien des charmes dans la bouche de la belle Julie; mais il n'était pas encore en état de l'écouter.

Cette jeune personne, qui de son côté éprouvait une tendre pitié pour lui, croyait qu'il y aurait quelque mérite à le guérir d'une passion malheureuse; et, presque sûre d'en avoir deviné l'objet, elle ne remit pas plus loin qu'au lendemain pour éclaircir ses doutes.

Sitôt qu'elle se vit seule avec son amie, celle-ci lui ayant demandé si elle ne s'était pas ennuyée la veille?

— Non, je t'assure, ma chère amie;

car j'ai fait une découverte qui t'intéresse.

— Est-elle agréable?

— Certainement, si tu es flattée d'avoir un esclave attaché à ton char.

— Mais cela aurait son mérite, si j'étais libre.

— Tu te doutes donc qui c'est.

— Que trop. Mais, dis-moi, ma chère Julie, est-ce qu'il aurait été assez indiscret pour avouer un sentiment aussi coupable?

— Non; mais je l'ai pénétré; et le petit service qu'il m'a demandé hier au soir a confirmé mes soupçons. — Alors elle lui rendit compte de ce qui s'était passé entre eux et de leur entretien.

— Tu ne te doutes aucunement de ce qu'il veut renfermer dans ce sac?

— Non, à moins que ce ne soit de tes cheveux.

— Je suis sûre qu'il n'en a pas ; mais je me souviens qu'un certain mouchoir que j'ai cru avoir perdu pourrait être entre ses mains, et la mesure donnée sur le sien confirme mes soupçons. Comment pourrions-nous parvenir à nous en assurer ?

— Ce soir, en lui faisant quelques niches ; je serai bien mal-adroite si je ne parviens pas à le prendre. A nous deux nous serons bien assez fortes.

— Ah ! je ne veux pas aller jusqu'à voir ce qu'il contient : tu sens bien qu'après cela il faudrait le bannir.

— Mais, puisque tu l'aimes, pourquoi as-tu épousé son père ? Ce jeune homme aurait été si heureux avec toi.

— On ne dispose pas de sa main comme de son cœur ; d'ailleurs tout était arrêté quand son père l'a offert à ma vue : c'était un sort qu'il fallait subir, et j'étais loin de penser qu'un

sentiment que je n'avais jamais éprouvé prendrait tant d'empire. J'ai heureusement trouvé dans M. de Mairan des qualités qui méritent ma reconnaissance et mon estime.

— Tout cela est très-louable ; mais que vas-tu faire ?

— Ce que j'ai fait ; l'aimer sans qu'il le sache.

— Oh ! il ne s'en doute pas.

— Et il ne le saura jamais.

— Tu dois être bien malheureuse !

— Moins que tu ne penses et que je ne le craignais : car, à la satisfaction d'avoir inspiré un sentiment qui me flatte, se joint la certitude de ne point le voir s'éteindre. Oui, l'infidélité ou l'inconstance de l'homme que j'aurais aimé m'aurait coûté la vie.

— Tu te flattes donc qu'il brûlera d'une ardeur éternelle ?

— Je n'ai point de prétentions aussi

extravagantes ni aussi exagérées; mais je crois qu'il conservera l'idée qu'il m'aurait aimé constamment si j'eusse pu être à lui, et ce sentiment me console.

— Vous avez tous deux des idées bien romanesques, et vous étiez bien faits l'un pour l'autre.

— Peut-être ces sentimens eussent-ils fait notre malheur. Mais tu ne douteras pas combien je desire travailler à la guérison de Surville, lorsque tu sauras que j'ai compté sur toi.

— Sais-tu qu'on court des risques en soignant les malades.

— Non : ta raison, et sur-tout ta gaieté, sont une égide impénétrable aux traits de l'amour.

— Je ne voudrais pas m'y jouer; mais je t'aiderai dans tout ce qui sera possible. —

Les deux amies s'embrassèrent, et

arrangèrent leurs batteries pour surprendre le pauvre Surville.

Tout concourut à leur projet : M. de Mairan, ayant annoncé qu'il était engagé dehors, elles se trouvèrent libres dès avant le dîner : elles commencèrent de cet instant à faire la guerre à Surville sur les accès de tristesse qui le reprenait si souvent ; il se défendit le mieux qu'il put, et se rendit si agréable, que les dames lui surent gré de sa docilité.

En sortant de table, il fut question d'une partie de volant. Ce jeu, si favorable au développement des graces, fut sans doute inventé par l'Amour. En vain un voile importun dérobe des charmes aux desirs de l'amant malheureux, il s'offrent à ses yeux dans les mouvemens qu'exigent la rapidité et l'inconstance du volant, trop fidèle image du plaisir : aussi l'intelligent

Surville sut-il en profiter, et n'avoir qu'un empressement tardif chaque fois que ses charmantes adversaires le laissaient tomber.

La pétulante Julie fut la première qui parut en être lasse; et, jetant sa raquette, elle dit à Surville: Je veux voir si vous résisterez aussi long-temps à un autre jeu; je me suis mis en tête de savoir ce que vous avez sur le cœur.

— Sur le cœur? je pourrais avoir quelque chose dedans; mais dessus je n'ai rien, je vous assure.

— C'est ce que nous allons voir. — En disant cela, elle le saisit à l'improviste, et le renversa sur un large canapé, et, en même temps, les deux amies, pour lui ôter les forces, s'assirent sur lui comme sur un coussin.

Ne se doutant nullement où tendait cette plaisanterie, il riait et jouait des mains, pas plus cependant que la mo-

destie ne le lui permettait ; mais les deux fripponnes ayant, pour en venir à leur but, fourragé sous son gilet, il n'eut que le tems de saisir le sac que lui avait fait Julie, et que les dames avaient déja pu tâter assez pour être sûres qu'il ne renfermait pas des papiers.

Tandis que Surville s'était, d'une main vigoureuse, emparé de ce précieux sac, le médaillon qu'il portait à son cou s'était, en se débattant, offert aux regards des deux amies.

Tiens, voilà bien autre chose! dit mademoiselle de Sénange en le retournant avec vivacité. La belle Mairan y porta la vue ; mais il était recouvert des deux côtés, et la tranquillité avec laquelle on l'abandonnait à leurs regards ne leur permettant pas de douter que le propriétaire était sûr qu'on ne

pouvait l'ouvrir, elles en revinrent au sac.

— Ce qu'il renferme est donc bien précieux? dit madame de Mairan.

— Madame, contre tout autre que vous je le défendrais au péril de ma vie : cependant, si vous l'exigez, je vais vous le montrer; mais j'ose vous assurer que vous regretterez trop tard de m'avoir donné ce chagrin.

— Il vaut sans doute mieux que je ne le sache pas. — Et sentant que le son de sa voix s'altérait, et que l'émotion la gagnait, elle se retira chez elle avec précipitation.

Surville, se trompant à ce mouvement, qu'il jugeait avec la passion dont il était préoccupé, resta pétrifié; puis, se jetant aux pieds de mademoiselle de Sénange, il s'écria, avec l'accent du désespoir, Je suis perdu! ma-

demoiselle : cet événement, combiné avec mon médaillon, qu'il ne m'était pas plus possible de lui montrer, va lui faire croire que j'ai quelque attachement secret. Un déluge de larmes, qui s'échappait des yeux du faible et désolé Surville, tombait sur le tissu léger qui couvrait le sein de la belle Julie, et pénétrait jusqu'à son cœur. C'est ainsi que, dans ses jeux cruels, l'Amour s'introduit par ce qui devrait le faire rejeter.

La sensible Julie ne put voir sans émotion une passion si vive et exprimée avec tant de vérité ; elle sentit qu'il serait doux d'en être l'objet, et, cédant à son penchant, au lieu de faire relever l'aimable et dangereux jeune homme, elle le serra contre son cœur, essuya ses larmes, et le traita comme un enfant qu'il faut appaiser avant de lui faire entendre raison.

Qu'on s'imagine l'effet que devait produire cette manière de consoler, sur un être dont les sens, contenus jusqu'à ce moment, se développent dans les bras d'une si belle consolatrice, et l'on n'aura qu'une faible idée de ce qui se passait dans le cœur de Surville, qui, appuyé sur une gorge que les graces s'étaient plues à former et dont il sentait la palpitation, conçut que madame de Mairan n'était pas seule dispensatrice du bonheur. Il ne songeait donc pas à quitter une position si douce, lorsqu'enfin mademoiselle de Sénange lui dit, en le relevant doucement :

— Que vous êtes enfant, M. de Surville, d'imaginer que madame de Mairan puisse vous croire attaché à une autre qu'à elle! Les femmes ne se trompent pas sur les mouvemens du cœur; et c'est parceque, plus prudente que

vous, elle n'a pas voulu vous montrer sa sensibilité, qu'elle s'est éloignée. Et quand elle le croirait, ne serait-ce pas un bonheur pour vous et pour elle, de voir la fin d'une passion qui ne peut faire que le malheur de tous deux?

— Ah! mademoiselle, que je vous ai d'obligations! vous préservez ma raison et mon cœur. Sans vous je me serais sans doute perdu; et je ne sens pas moins vivement mes torts à votre égard : mais aussi pourquoi n'êtes-vous pas arrivée plutôt; je n'aurais pas été indigne de vos bontés.

— Il me semble que je suis arrivée à tems pour être votre amie, et que vous serez digne d'être le mien, du moment que vous deviendrez raisonnable.

— Ah! je le deviendrai, je vous le jure. — En prononçant ce serment, il baisait avec ardeur deux belles mains que lui abandonnait la confiante amitié

— Etes-vous bien sûr que ce ne soit pas un serment téméraire ?

— Oh ! bien sûr : c'est à l'amitié la plus tendre que je le fais. Il est vrai que je l'aimais avec passion ; mais vous seule saurez comme je l'aurais aimée, et si je méritais de l'être. —

En exhalant ce dernier soupir d'une passion expirante, ou qui plutôt changeait d'objet, il serra la belle Julie avec un transport si véhément, qu'elle le repoussa, en lui disant que l'amitié et la raison devaient s'exprimer avec moins de chaleur quand elles voulaient persuader.

— Veuillez me pardonner, adorable amie ; je ne peux aimer ni haïr faiblement : mon cœur sent tout avec force.

— Et je crois, en ce moment, avec un peu de désordre. Sortez : l'air et l'exercice achèveront de vous calmer ; je vais aller retrouver une amie qui

ne doit plus être désormais que la vôtre. —

Un tendre regard de Surville acheva de lui persuader qu'elle venait de triompher; et elle s'empressa de passer chez madame de Mairan.

CHAPITRE IX.

Entretien des deux amies. Réflexions secrètes de Julie et de Surville.

JULIE, ne trouvant point madame de Mairan dans son appartement, fut la chercher dans celui qu'elle occupait auprès d'elle, où elle la vit la tête appuyée sur sa main, et ensevelie dans la plus profonde rêverie.

Serais-tu fâchée, ma chère amie, lui demanda-t-elle, d'une plaisanterie faite de ton consentement?

— Tu te tromperais bien, ma chère

Julie, si tu le pensais; je ne suis affligée que de la situation où j'ai laissé Surville et dont je ne pouvais le tirer. Qu'est-il devenu? es-tu parvenue à le calmer? —

Julie lui raconta exactement ce qui s'était passé entre eux, sans lui cacher son dernier transport et combien elle en avait été effrayée.

— Le pauvre malheureux! reprit la belle Sophie: il fallait le laisser faire; tu aurais su combien il m'aimait. —

Elle riait et pleurait, en laissant échapper cette saillie, qui était à la fois l'expression du sentiment et l'effort d'un cœur qui veut prouver l'empire qu'il prend sur lui-même.

— Je t'admire, lui répondit Julie, et te remercie d'un conseil si sage; mais je n'aurais pas cette curiosité pour mon propre compte. —

Madame de Mairan s'étant retirée

après cette réponse, Julie ne pût s'empêcher de dire : Elle est incroyable, la chère Sophie ; ne pouvant couronner l'amour de Surville, elle me sacrifierait pour lui procurer un bonheur dont il pût croire qu'elle est la cause ; et moi, placée entre ces deux êtres singuliers, je ne suis pas plus sage qu'eux ; car, il ne faut pas me le dissimuler, j'aime aussi cet homme naïf et passionné, et ce qui me semblait n'intéresser que mon amour-propre devient un penchant réel. Je ne peux me tromper sur la nature de ce sentiment ; il m'est trop nouveau pour ne pas sentir combien il diffère de tout ce qui m'a affectée jusqu'à ce jour : non moins malheureuse que Sophie, je n'en puis espérer aucune satisfaction, et je vais avoir à me défendre de moi-même et de Surville.

Celui-ci n'éprouvait pas une moindre

révolution dans ses idées. Pourquoi, disait-il, cette charmante Julie ne s'est-elle pas offerte à mes yeux avant madame de Mairan; ou du moins en même temps ? elle m'aurait préservé d'un amour aussi funeste et dont mon cœur murmure encore. Aussi belle que son amie, ses charmes m'auraient déterminé pour celle que je pouvais aimer sans crime; au lieu qu'à présent, coupable envers l'une, l'autre va me trouver indigne d'elle. Ah! si je pouvais m'en faire aimer, si l'amitié qu'elle semble m'accorder pouvait se changer en un sentiment plus tendre, je lui consacrerais ma vie, et rien ne pourrait m'empêcher de l'obtenir: elle est libre; le temps et la persévérance surmonteraient les obstacles que semble y apporter la fortune. N'épargnons donc aucuns soins pour parvenir à être aimé. Mais comment oser les prendre de-

vant madame de Mairan? si elle ne m'aime pas, comme je le crois, elle sait bien certainement que je l'aime; ses bontés pour moi sont sûrement le dédommagement qu'elle offrait à des sentimens dont elle n'est que trop digne: elle va me haïr, peut-être me mépriser. Cette réflexion éleva une tempête cruelle dans son cœur; et n'osant ni se montrer à ses deux amies, ni se fixer à aucune résolution, il entra au spectacle, près duquel le hasard l'avait conduit, et au moment où l'on finissait la première pièce. La seconde se trouva heureusement d'un genre propre à le tirer de sa tristesse: c'était *les Fausses Infidélités*. Elle lui fit faire bien des réflexions. Il se reconnut dans l'amant passionné; mais, en convenant intérieurement du ridicule de ce caractère, il ne se sentit pas propre à imiter celui de l'amant tranquille et assez métho-

dique pour éviter les pièges et les faire tourner en sa faveur ; il admirait ce talent, sans pouvoir le concilier avec sa manière franche d'aimer : cependant il en conclut qu'il lui restait beaucoup à apprendre, et se promit bien de cultiver ce genre agréable de littérature, que jusqu'alors il avait négligé.

Dans cette disposition d'esprit, il se détermina à rentrer ; ce que d'ailleurs il ne pouvait éviter, et à s'abandonner aux circonstances ; persuadé, d'après ce que lui avait dit Julie dans leur premier entretien, qu'il ne pouvait y avoir d'inconstance là où il n'y avait pas eu d'engagement.

CHAPITRE X.

Petits évènemens qui laissent de grandes espérances.

UNE femme placée entre deux amans, sait, dit-on, les ménager ou les tromper sans qu'ils puissent se plaindre. Il n'en est pas de même des hommes : soit que cette différence résulte de leur éducation ou de leur constitution, ou ils ne savent quel maintien tenir, ou, entraînés par l'impatience, ils montrent à découvert le sentiment de préférence qui les détermine. L'embarras qui occupait Surville était cependant gratuit de sa part, parce que la généreuse madame de Mairan, véritablement pénétrée de ses devoirs, avait converti en une tendre estime tout ce qu'elle avait senti

pour Surville, et qu'en conséquence elle avait ce soir même, dans un second entretien, supplié sa Julie d'écouter les vœux de cet amant, et de lui donner, quelque risque qu'elle y trouvât, cette preuve de son attachement.

Julie n'y avait consenti qu'après une longue contestation : tout ce qu'elle prévoyait de peines et d'obstacles avait été opposé, et toujours madame de Mairan lui avait répliqué que Surville, destiné à remplir une carrière utile, et bientôt maître de lui, sacrifierait l'ambition à l'amour, et qu'ils auraient assez de fortune pour être heureux.

— Mais si tout cela tourne autrement, lui opposait-elle encore, je serai malheureuse.

— Tu le seras moins que moi, puisque tu n'auras blessé aucun devoir, que ton cœur ne te fera aucun repro-

che; et tu retrouveras dans mon amitié les consolations et les secours que je reçois aujourd'hui de la tienne.

C'était dans ces dispositions que Surville, sans le savoir, trouvait ses charmantes amies; et la présence de son père, qui était rentré, lui rendit l'assurance dont il avait besoin.

Tu reviens à propos, lui dit M. de Mairan; nous allions souper sans toi. Puisque tu viens de dehors, tu vas nous dire quelques nouvelles.

— Aucune; je n'ai vu personne: j'avais été promener au loin, et ne suis arrivé au spectacle que pour voir *les Fausses Infidélités*, que je ne connaissais pas, et qui m'ont fait grand plaisir.

— Tu en auras quelque jour davantage à en faire de réelles.

— Je ne le crois pas, ou je changerais bien de manière de penser.

Il y en a cependant que je crois in-

dispensables, dit madame de Mairan, et qui ne sont nullement repréhensibles.

— Prouvez-lui cela si vous le pouvez, madame, reprit le général ; car je crois Surville un peu Céladon.

— Rien de plus facile : lorsqu'on aime ce que l'honneur ou le devoir nous défend d'aimer, l'inconstance est nécessaire, et devient même un devoir.

— Vous avez raison, madame, continua M. de Mairan ; dans cette circonstance il n'y a pas à balancer.

Dans ce moment Surville se sentit le pied pressé par celui de Julie, qui crut devoir l'avertir, par ce signal, de l'importance d'une conversation où il était dangereux de trop s'engager : aussi se borna-t-il à cette réflexion :

— Mais que deviennent alors des sentimens que la passion peint comme devant être éternels, et qui ne semblent

en effet n'avoir de mérite que par leur durée ?

— Tout ce qu'ils doivent devenir, reprit l'angélique Sophie ; de l'estime et un intérêt sincères et réciproques qui sont à l'abri de l'inconstance.

— Cela est en effet très-louable, répondit Surville ; mais je doute que le cœur s'en contente aussi bien que la raison.

Mademoiselle de Sénange prit la parole, et, par une transition heureuse, fit perdre de vue cet objet : on en avait parcouru quelques autres, lorsque le général annonça en se levant qu'un long mémoire qu'il lui fallait lire l'obligeait à se retirer.

Madame de Mairan dit qu'elle allait profiter de cette circonstance pour faire une réponse qu'elle devait à sa tante.

— Tu nous abandonnes de bien bonne

heure, lui observa mademoiselle de Sénange.

— Rien ne t'oblige de nous imiter, ma chère amie, et ne t'empêche de rester avec M. de Surville, qu'il ne faut pas envoyer coucher sitôt.

Ils restèrent en effet, et sitôt qu'ils furent seuls mademoiselle de Sénange dit à Surville: Vous avez entendu, monsieur; qu'en dites-vous?

— Que madame de Mairan est admirable.

— Et comment vous trouvez-vous à présent?

— Mieux et plus mal: mon sort dépend absolument de mon médecin.

— De votre médecin! est-ce que vous en avez un?

— C'est vous, charmante amie, dont les conseils ne m'ont tiré d'un danger que pour m'exposer à un plus grand,

si je n'obtiens pas le dédommagement de tous les sacrifices que vous m'avez fait faire.

— Pour votre intérêt : il serait plaisant que ce fût le médecin qui payât le malade !

— Cela serait juste quand il entreprend une cure qui lui donne de la réputation pour les maux désespérés ; mais je me doutais bien que vous seriez insensible aux miens.

— Je le devrais du moins ; car vous perdez la raison : allez vous coucher ; le sommeil vous la fera retrouver.

— Quoi, sitôt ! je ne pourrai dormir ; vous me ferez passer une nuit cruelle.

— Eh bien ! vous ferez des vers, une élégie, par exemple ; vous devez exceller dans ce genre.

— J'aimerais mieux chanter vos bontés que vos rigueurs. Dites-moi donc que vous ne me haïssez pas.

— Je vous dis que je ne vous hais pas.

— Est-ce que l'on rit en disant qu'on aime?

— Je ne vous ai point dit que je vous aimais; et si je vous le disais, je ne vois pas que cela dût m'empêcher de rire, ni même de chanter. Voulez-vous m'accompagner?

Il accepta, et lorsqu'elle eut fini, elle lui demanda s'il ne trouvait pas qu'il fût temps de se retirer?

— Comment! vous quitter sans savoir si vous prenez quelque intérêt à moi.

— Que faut-il pour vous tranquilliser?

— Votre main.

— La voilà, pourvu que vous partiez tout de suite. —

Il prit un baiser sur cette main, qu'il ne lâcha qu'à regret, et sortit le cœur rempli de la plus douce espérance.

CHAPITRE XI.

Embarras de finance.

Les mémoires de Surville n'ayant point fait mention des vers qu'il avait dû composer, j'aime mieux croire qu'il n'en fit pas, que de laisser penser aux lecteurs qu'on ait voulu les en priver.

Il sortit de bonne heure pour donner ses soins à ses affaires de finance, qui se trouvaient très-dérangées.

Amour des arts, on ne peut se livrer à vos charmes sans qu'il en coûte beaucoup; c'est encore pis lorsqu'on y joint celui des belles. Les quinze cents livres que Surville avait reçues de son père s'étaient trouvées consommées en menues emplètes, en voitures, en bouquets, en loges aux spectacles, et il n'avait payé ni le tailleur, ni les autres fournisseurs: ils commençaient à de-

venir importuns, et il était essentiel que M. de Mairan n'en eût pas la moindre connaissance. C'était pour prévenir ce danger qu'il était sorti, dans l'espérance de trouver quelques ressources dans la bourse de ses amis; il n'en trouva que peu : les plaisirs sont plus que jamais devenus des besoins; personne ne veut retrancher aux siens pour ceux des autres, et on peut être sûr d'avance qu'on fait une démarche aussi infructueuse qu'humiliante.

Surville n'ayant recueilli des siennes que quinze louis, qui n'étaient dans sa position qu'une goutte d'eau jetée dans la bouche du Lazare, ne savait à quel parti s'arrêter ; cependant il fallait rentrer et finir quelque chose auparavant: Où donc aller? disait-il. Parbleu! chez l'honnête Nathan. Mais je lui dois d'ancienne date. Qu'importe ? je lui devrai davantage.

M. Nathan était Juif de nation, honnête usurier de son métier, entrepreneur, fournisseur, acquéreur de décomptes par occasion, agioteur par habitude. Surville arrive, et lui expose le besoin qu'il a de vingt-cinq louis.

— L'argent est bien rare, monsieur, et vous m'en devez déja.

— Ceci sera une affaire à part, mon cher Nathan; que je vous paierai sur ma pension qui échoit dans trois mois.

— Vous me ferez donc, monsieur, une délégation, qui me mettra à portée de prendre mes sûretés.

— Impossible! c'est une pension volontaire que me fait mon père: ce serait le moyen de la faire cesser.

— En ce cas, monsieur, vous me ferez une lettre-de-change qui comprendra le passé et le présent.

— Vous êtes bien dur, M. Nathan.

— Non, monsieur; il ne tient qu'à

vous de laisser les choses telles qu'elles sont.

— Celui qui a besoin doit subir la loi. Voyons donc ce que tout cela fera, en comptant le passé et les intérêts.

— Monsieur, le passé, les intérêts échus et ceux à échoir d'ici à trois mois, les six cents livres que vous me demandez et les intérêts de ces six cents livres, tout cela ne s'élèvera qu'à dix-huit cents livres.

— Comment, dix-huit cents livres! à quel taux portez-vous donc les intérêts ?

— Vous le savez bien, à cinq pour cent par mois.

— Non; j'ai cru que ce n'était qu'à deux. C'est exhorbitant.

— Monsieur, je ne prête pas à deux, même sur des effets; le taux est quatre, et pour vous cinq, parce que je prête sans nantissement.

— Je vois bien que vous savez calculer, M. Nathan ; mais pourquoi une lettre-de-change ? jusqu'à présent vous vous êtes contenté de mon billet.

— Oui, mais vous avez manqué au dernier ; vous êtes encore mineur, et vous sentez bien que je ne peux me passer d'un titre qui assure la rentrée de mes fonds, et qui doit vous être indifférent si vous avez l'intention d'être exact.

— Allons, monsieur, faisons comme vous le voulez. Et l'imprudent Surville accepta une lettre-de-change à trois mois. —

Possesseur d'un capital de quarante louis, le plaisir de satisfaire ou d'appaiser ses créanciers ne l'empêcha pas de sentir la rigueur de sa position. Je ne suis, disait-il, ni dissipateur ni libertin, le logement et la table ne me coûtent rien, et cependant je ne peux

me soutenir avec trois mille six cents livres, que mon père et que beaucoup d'autres regarderont, avec raison, comme un revenu plus que suffisant : je rétablirai, quelle que chose qu'il arrive, l'égalité entre la fortune et mes besoins ; cette gêne est trop odieuse, et je partirais dès aujourd'hui, si la belle Sénange avait lié son sort au mien par des sermens inviolables.

Lui plaire devint donc son unique occupation. La généreuse Mairan lui en favorisait les moyens sans affectation, en saisissant toutes les occasions de n'être qu'eux trois, et en écartant tout ce qui pouvait contrarier ces réunions ; mais Surville desirait de se retrouver tête-à-tête avec Julie ; il semblait que tout concourût à reculer cet heureux instant : enfin un souper d'apareil, dont furent invités le général et son épouse, le mit à portée, après

plusieurs jours d'attente, de s'expliquer librement.

CHAPITRE XII.

Plaisirs trop peu aprécíés.

Je n'oserais affirmer que Julie desirât autant qne Surville de se retrouver avec lui sans témoins; quant à Surville, incapable de se déguiser, il ne se vit pas plutôt seul avec elle, qu'il s'écria: Combien je desirais ce moment, mademoiselle! et que je serais heureux si vous l'aviez attendu avec autant d'impatience que moi! Il me semblait que j'étais séparé de vous.

— Cependant nous avons été presque toujours ensemble.

— Oui; mais sans que j'aie pu vous demander si vous trouvez que la raison me soit revenue, et si un cœur

qui n'a brûlé que pour votre amie ne vous paraîtra pas indigne de vous être offert.

— Permettez que je réponde à vos questions l'une après l'autre. Il me semble que je peux douter du retour de votre raison, puisqu'elle ne suffit pas à un sacrifice dont elle devrait seule avoir toute la gloire.

— Que me dites-vous de la gloire et de la raison? Ni l'une, ni l'autre n'aurait surmonté une passion dont vous seule pouviez effacer le souvenir, et que je n'eusse pas conçue si j'avais eu le bonheur de vous voir la première. Quelle autre que vous pourrait être comparée à cette femme inconcevable?

— Ainsi, parce que toutes les considérations de l'amitié et de l'estime m'ont portée à vous éclairer sur une passion funeste et à vous tirer d'un pas

périlleux, vous me croyez engagée envers vous?

— Je ne crois rien ; je me borne à souhaiter et à vous dire qu'il me serait insupportable de n'être pour vous qu'un objet de pitié.

— Vous êtes toujours extrême, et vous ne voulez pas vous apercevoir combien de sentimens satisfaisans se trouvent entre l'amour et la pitié.

— Ah! de vous, tout ou rien.

— Puisque vous exigez une réponse sérieuse, je vais m'expliquer avec autant de franchise que vous: dès le premier moment vous m'avez intéressée, et cet intérêt, que personne ne m'avait encore fait éprouver, m'a éclairé sur votre situation ; ce que ma pénétration avait commencé, mes soins, l'ont achevé, parce que, vous aimant pour vous, je souhaitais autant votre bonheur que celui de Sophie; mais je

n'ai jamais eu le projet de me faire aimer, ni de vous inspirer un sentiment qui ne vous ferait sortir d'une position malheureuse que pour retomber dans une autre. L'espèce de délire où vous êtes m'arrache cet aveu, nécessaire à votre amour-propre ; mais ce tribut payé, je me flatte que vous voudrez bien compter mon amitié pour quelque chose et vous renfermer dans les bornes de ce sentiment, le seul qui nous convienne et que nous puissions nous permettre.

— Nécessaire à mon amour-propre! et c'est ainsi que vous jugez mon cœur Et que vous rabaissez le sentiment le plus pur et le plus sincère. Ah! Julie! adorable Julie ! je ne quitte pas vos pieds que vous ne soyez revenue d'une erreur aussi funeste. Vous pouvez être à moi; vous êtes indépendante ; encore quelques mois, et je serai maître de

me lier à vous par des nœuds indissolubles. Agréez le serment que je vous fais de n'en jamais former d'autres.

— Non, je m'en garderai bien. J'apprécie comme je le dois ce que vous m'offrez ; mais je ne peux le mériter qu'en le refusant. Née pour tenir une place dans la société, je suis absolument sans fortune ; la vôtre, très-bornée, ne peut s'accroître que par des évènemens incertains : je ne vous exposerai donc pas à perdre tout ce qu'un établissement avantageux peut faire pour votre fortune, ni moi au désespoir de vous voir éprouver des regrets.

— Et c'est à ces odieux calculs que l'on soumet l'amour !

— Je ne sais s'ils sont odieux, mais ils ne sont que trop réels : l'amour se passe ; les besoins renaissent tous les jours, ceux de la vanité sur-tout, qui sont les plus tyranniques. Vous rougi-

riez de ne pas voir votre épouse comme elle devrait être ; nous serions obligés de nous tenir dans l'obscurité, et alors vous éprouveriez trop tard que vous auriez été séduit par un sentiment qui ne tient pas lieu de l'aisance et de la considération.

— Ainsi l'espoir de tous ces avantages, qui ne manqueront pas de vous être offerts, me balancent dans votre cœur ?

— Non, je vous le jure ; je serais heureuse avec vous dans une chaumière, si nous étions dans une isle où il n'y eût que des chaumières ; mais dans nos mœurs et dans notre situation, c'est un rêve qui ne peut figurer que dans un roman.

— Croyez-vous que je sois assez aveuglé pour ne pas sentir tout ce que je vous dois de bonheur : j'ai en moi les moyens de vous le procurer, et je

m'occuperais dès demain d'y parvenir, si en partant, un serment inviolable me donnait la certitude que vous serez pour toujours à moi.

— C'est encore ce que je ne ferai pas. Si cela doit arriver ainsi, cela arrivera par l'effet naturel d'un attachement auquel nous n'aurons rien trouvé de préférable; mais ce ne sera pas par la chaîne d'un serment, que souvent on ne remplit que par le point d'honneur qu'on y attache : l'amour naît libre, indépendant, il existe par lui-même; au contraire, il languit dans les chaînes, et y meurt.

— Et vous osez dire que vous m'aimez! Non, non, vous ne m'aimez pas.

— Mieux et plus que vous, ingrat! Je vous ai donné mon cœur; c'est tout ce dont vos lois et vos préjugés nous laissent maîtresses, et je vous donnerais avec autant de plaisir ma personne,

si le desir de l'estime et la crainte de l'opinion n'y mettaient obstacle. J'espère que vous voudrez bien permettre que je les respecte.

— Ah ! divine Julie, il n'y a que vous et votre amie qui puissent penser et s'exprimer avec cette vérité : je sens combien je vous suis inférieur, et j'implore mon pardon. —

Il était resté à genoux, et l'implorait en effet avec tant d'ardeur que la belle Sénange s'aperçut qu'elle n'avait pas songé à le faire relever. Il avait déja penché sa tête et dérobé quelques baisers sur son sein, lorsqu'en se levant précipitamment elle lui dit avec un peu de courroux : Mais, pour que je vous pardonne et que je vous croie, il faut commencer par ne pas vous faire craindre.

— Comment voulez-vous vous-même, adorable amie, que je vous

croie, si quelques bontés ne me tiennent pas lieu de vos sermens ?

— Au moins faut-il les mériter et les attendre.

— Ah ciel ! quel tourment !

— Je ne crois pas du tout aux tourmens de l'amour, quand on est sûr d'être aimé. Je vous aime, parce qu'un sentiment impérieux m'a entraînée ; il en est sans doute de même de vous. Il est donc certain que, quel que soit notre sort, ce sentiment subsistera malgré nous ; en moi, dans les liens d'un mariage que le sort me forcerait à contracter ; en vous, dans les bras d'une épouse qui ne m'aurait pas fait oublier. Voilà ce que j'appelle l'amour : c'est un charme qui nous suit par-tout, qui remplit notre cœur, et dont il s'occupe avec délices. Croyez-vous qu'il soit si douloureux ?

— Ah ! oui, quand on y mêle comme

vous le faites l'idée de l'oubli, et la possibilité de le sacrifier à un lien intéressé.

— Nous verrons par la suite qui de nous deux s'en fait une plus juste idée; en attendant aimons-nous, puisque nous le pouvons sans crime; entretenons ce sentiment tant qu'il fera notre félicité, mais qu'aucun de nous n'ait à se reprocher d'avoir, par des sermens indiscrets, nui au bonheur de l'autre. —

C'est ainsi qu'employant tour-à-tour la raison et la gaieté, l'aimable Sénange sut enchaîner les transports de son amant : cette soirée ne fut que le prélude de celles qui suivirent. Pendant quelques-unes, cette tendre amante sut encore contenir l'amour dans les bornes étroites de l'espérance ; mais on ne peut refuser sans cesse ; elle se relâcha de sa rigueur : bientôt ils furent d'intelligence pour se rapprocher le plus

souvent possible, tantôt chez Surville, le plus ordinairement chez elle ; la musique, des lectures, leur servaient de prétextes ; et la confiance s'établit entre eux, parce que Surville était modeste comme on l'est quand on aime. Cependant les desirs s'irritaient par la contrainte ; la nuit, le silence, l'occasion, tout semblait les encourager ; et dans ces momens dangereux Surville dérobait des faveurs qu'on ne lui disputait pas toujours avec succès ; d'autres fois on lui en accordait sous condition de n'en pas exiger de plus grandes : dans ces capitulations mal observées, il survenait des querelles, et, pour faire la paix, il obtenait de nouveaux sacrifices ; enfin la tendre Julie les lui fit tous, excepté celui qui y met le sceau.

De combien de délices cette prudente retenue ne fut-elle pas la source !

Que de transports ! que de feux renaissans, ou plutôt quelle flamme constante brûla sur l'autel de l'amour ! Jamais amans ne furent plus dignes de son culte, et jamais peut-être il n'y en eut de moins reconnaissans. Ils osaient gémir, murmurer de leur sort, et, dans leur ingratitude, se plaindre d'un destin si charmant. Ah ! qu'ils savaient peu combien ce qu'ils regrettaient était au-dessous des faveurs dont ce dieu les comblait !

Néanmoins la situation de Julie devenait périlleuse ; Surville, prévoyant une séparation prochaine et inévitable, voulait se l'attacher irrévocablement, et poussait ses entreprises jusqu'à la témérité : il n'y avait qu'un évènement extraordinaire qui pût la sauver de ce danger ; un destin propice le lui réservait.

CHAPITRE XIII.

Crise violente.

On a déja vu que Surville n'avait pu satisfaire qu'une partie de ses créanciers, et donner quelques à-compte au plus grand nombre ; ils étaient revenus à la charge, et malgré ses soins, son pere, qui s'en était aperçu, lui avait déja signifié qu'un homme qui ne saurait pas vivre avec mille écus ne mériterait nulle estime : il avait donc employé toutes sortes de précautions pour les écarter et gagner du tems, et elles eussent été vaines, si la bonne madame de Mairan n'avait pris sur elle d'en payer plusieurs, en prescrivant au portier de les conduire à son cabinet chaque fois qu'il s'en présenterait.

Cette conduite, aussi délicate que généreuse, n'ayant pu échapper à la

connaissance de Surville, il lui en témoigna sa reconnaissance : dans cette occasion et dans plusieurs autres elle lui offrit sa bourse ; mais sa fierté, déjà blessée, s'y refusa, et cette délicatesse fut la cause de sa perte.

Le porteur d'un billet de six cents livres échu depuis long-temps, voulant se procurer quelque tranquillité sur sa créance, avait chargé un homme d'affaires de s'informer de la fortune de Surville, en s'adressant directement à son père : cet homme n'ayant pas offert au portier la figure alongée et équivoque qu'ont ordinairement les créanciers, celui-ci le laissa pénétrer auprès du général, qui en ce moment était avec son épouse.

Aux premières questions du chargé d'affaires, M. de Mairan répondit que son fils n'avait rien que ce qu'il voulait bien lui donner ; que d'ailleurs il ne

voyait pas à quel titre on venait lui faire pareille question. A la vue de celui qu'on lui exposa, il s'emporta contre les prêteurs qui abusaient de la facilité de la jeunesse, éconduisit ce questionneur, en lui disant qu'il pouvait s'adresser à M. de Surville directement, et le chercher ailleurs que chez lui, parce que dans une heure ils n'habiteraient plus ensemble.

Madame de Mairan, témoin de cet orage, dont elle ne pouvait même prévenir Surville, ne fit que de vains efforts pour le calmer; son mari lui dit sèchement qu'elle avait pour les dissipations de son fils une indulgence blâmable, et un penchant à les excuser au moins très-extraordinaire dans une belle-mère.

Cette phrase à double sens blessa sa sensibilité, et la réduisit au silence; et dans le même temps l'inflexible général

écrivit à son fils, et lui fit parvenir la lettre dont voici le contenu :

« Je pensais qu'une première obser-
« vation suffirait pour vous faire ren-
« trer dans l'ordre et vous contenir
« dans une latitude honorable ; la
« preuve que je viens d'acquérir du
« contraire m'ayant appris que vos
« dissipations n'ont point de bornes,
« je vous ordonne d'aller à l'instant
« porter ailleurs que chez moi le scan-
« dale des poursuites de vos créanciers.

« Ne voulant rien avoir à démêler
« avec eux ni avec vous, mon notaire
« vous comptera à l'échéance les arré-
« rages de votre revenu.

« Vous savez que l'importunité ni
« les sollicitations n'obtiendraient rien
« sur moi : ne vous remontrez donc à
« mes yeux que quand l'estime géné-
« rale pourra vous être garante de la
« mienne. *De Mairan.* »

Quelque connaissance qu'eût Surville de la sévérité des principes de son père, il crut apercevoir dans cette lettre une dureté particulière et dont il ne pouvait s'expliquer le motif.

Egalement mortifié du bannissement et de la manière dont on le lui imposait, Ne doutez pas, disait-il, que ce ne soit à l'instant même que je sorte d'un esclavage aussi humiliant ; et si jamais vous me revoyez, ce sera avec autant de droits à votre estime que de moyens d'indépendance.

Sur-le-champ il appela Lépine, lui ordonna de faire ses malles, et de se tenir prêt à les conduire là où il le lui ferait savoir : ensuite il ramassa ses bijoux, son argent, renferma quelques papiers dans un portefeuille dont il se chargea, et quitta, non sans un effort douloureux, un séjour où il laissait des objets si chers et tant de motifs de regrets.

Monté en voiture sans avoir pris aucune résolution, et ne sachant que répondre lorsque le cocher lui demanda où il fallait le mener, il répondit : Au boulevard, pour se donner le temps d'y songer.

Les amis les plus estimables, ceux sur qui on peut compter dans les grandes occasions, ne sont pas ordinairement ceux qu'on voit tous les jours : de ce genre était M. de Clairac, qui avait déja sauvé la vie de Surville par son empressement et par le choix d'un médecin éclairé ; il aimait ce jeune homme comme camarade d'armes, et parce qu'il avait remarqué en lui, lorsqu'il était sous ses ordres, les qualités les plus estimables.

Ce fut, heureusement pour Surville, celui dont il se souvint dans son désarroi, et il s'y fit conduire le plus promptement qu'il put.

Vous arrivez à temps, mon cher

ami, lui dit son ancien capitaine ; j'allais dans un quart-d'heure retourner à la campagne : vous devriez y venir avec moi pour réparer l'oubli où vous me laissez ; car depuis votre indisposition je ne vous ai vu que deux fois.

— J'ai envers vous, mon cher capitaine, une multitude de torts, et....

— Vous n'avez que celui d'être plus jeune que moi, mon ami : vous êtes dans l'âge du plaisir ; je commence à aimer la retraite. Dans dix ans nos goûts se rapprocheront.

— Vous me pardonnerez donc de n'être venu à vous que dans l'adversité?

— Loin d'avoir à pardonner, c'est le cas d'avoir de la reconnaissance. Je pense à cet égard comme Socrate, qui aimait que dans le malheur ses amis lui donnassent la préférence. Mais parlons des vôtres, mon cher Sürville ; ils paraissent vous affecter vivement.—

Alors il lui exposa sans détour sa situation, et lui avoua le faible qu'il avait pour les dépenses de vanité.

Tout cela ne méritait pas, lui dit M. de Clairac, un congé aussi rigoureux; mais, puisque vous voilà libre, quel parti allez-vous prendre?

— Celui de la mer, auquel mon père s'est toujours opposé : il semble confondre l'idée de pirate avec celle de corsaire.

— M. de Mairan, qui a en partie raison sur l'article de l'économie, ne l'a sûrement pas sur la carrière que vous voulez prendre : combattre et dépouiller l'ennemi, avec un vaisseau de 80 canons ou avec un petit bâtiment, est absolument la même chose, puisque tous deux sont autorisés par le gouvernement et font partie du droit de la guerre. Ce qui lui répugne sans doute, c'est qu'on y peut faire sa

fortune ; mais les officiers de la marine ne négligeaient pas leurs petits intérêts, et aujourd'hui, à cet égard, le service de terre leur offrirait de grands sujets d'émulation.

— Aussi suis-je déterminé à partir, quelque douloureux qu'il me soit en ce moment de quitter Paris.

— Mon jeune ami, je crois vous deviner. N'oubliez jamais que quelle que tendre que soit une maîtresse, il faut pour l'obtenir ou la conserver ; lui en avoir d'abord préféré deux autres, la gloire, qui comprend l'honneur, et la fortune : quoique celle-ci soit un peu coquine, elle a quelques instans de caprice pour les braves ; en saisissant l'occasion, ils lui arrachent ce qu'elle accorde à ses vils adorateurs. Songez-y donc sérieusement ; et dites-moi quelles sont vos ressources.

— Elles se réduisent à dix huit cents

livres, qui sont payables demain, et que, d'après la lettre de mon père, je pourrai recevoir chez son notaire.

— Cette somme est insuffisante; soit que vous alliez à Bordeaux ou à la Rochelle, la route en absorbera une partie. Il faut au moins qu'en montant sur un corsaire en qualité d'officier, ou simplement de volontaire, vous puissiez être par vous-même propriétaire de deux actions: cela ajoutera à vos droits et vous obtiendra plus de considération. Dans trois jours je vous compterai cent louis, que vous me rendrez quand vous serez heureux.

— Trop généreux ami, je n'ai pas mérité....

— C'est en acceptant que vous me prouverez que ma conduite n'est que celle que vous auriez à mon égard, et que sous ce rapport elle ne peut vous surprendre.

— Je n'ai plus qu'une inquiétude ; j'ai fixé l'échéance d'une lettre-de-change justement au jour où je dois recevoir mes dix-huit cents livres, et je comptais partir assez vîte pour éviter le créancier : je préférerais attendre vos fonds à la Rochelle.

— Il n'y a point de nécessité ; vous recevrez votre créancier. S'il se fâche, ses poursuites demanderont avant le jugement beaucoup plus de temps qu'il n'en faut pour votre départ. Quel est ce créancier ?

— Un nommé Nathan, un Juif.

— J'entends ; c'est une dette usuraire, dont le fonds n'est peut-être pas de moitié de votre obligation.

— Il est de douze cents livres ; le surplus résulte des intérêts.

— Vous lui écrirez en partant de venir me trouver ; je lui proposerai le principal ou rien, et sûrement je né-

gocierai avec lui. Quant aux autres, il sera temps d'y songer à votre retour. Où allez-vous loger pendant ces quatre ou cinq jours?

— Je ne sais pas encore; je suis venu directement chez vous.

— Je peux vous éviter une dépense inutile. Il y a au bout de cette terrasse un petit pavillon isolé que j'ai réservé pour loger un ami; il faut vous y établir tout de suite, et envoyer dire à votre domestique d'y transporter vos effets: ce que vous ne voudrez pas emporter y pourra rester en sûreté.

— Vous songez à tout, mon ami.

— Je songe que je vous aime, et que je voudrais vous voir aussi heureux que vous le méritez. Adieu: j'ai un rendez-vous de chasseur; c'est pour moi une affaire essentielle. Vous me reverrez dans trois jours. —

M. de Clairac le conduisit dans son

petit appartement, qui était agréable par sa situation et élégamment meublé; les deux amis s'embrassèrent, et Surville resta seul, en proie à ses réflexions.

CHAPITRE XIV.

Le plus triste de cette histoire.

La sensibilité et l'amour-propre blessés exaltent le courage et font prendre des résolutions désespérées, mais dont on se repend aussitôt que les sens refroidis laissent à la raison la liberté d'agir. Surville ne vit plus qu'avec une douleur inexprimable que trop de précipitation l'avait fait sortir de chez son père sans avoir vu madame de Mairan ni Julie. Il n'y avait plus de remède, et les regrets étant superflus, il se détermina à envoyer à son domestique

l'ordre de le venir trouver avec la partie de ses effets qui serait prête à être transportée, et, en attendant le retour de ce message, il écrivit les deux lettres suivantes :

A madame de Mairan.

« Lorsqu'un ordre rigoureux, mais « sur lequel je ne puis me permettre « aucune réflexion, m'éloigne de vous, « madame, et me réduit à aller cher- « cher un sort plus prospère, me sera- « t-il permis d'espérer que vos vœux « pour un infortuné seront pour lui le « gage du succès? Quels que soient vos « sentimens en sa faveur, la tendresse « respectueuse d'un fils, le dévoue- « ment d'un ami, n'exprimeraient que « faiblement ceux que vous lui avez « inspirés, et qui lui sont plus chers « que la vie. *Mairan de Surville.* »

A mademoiselle Julie de Sénange.

« La rigueur de mon sort est telle, « adorable amie, que je vais partir sans « que rien m'assure le bonheur de vous « posséder. Cette idée désespérante me « ferait tout tenter, tout enfreindre, « pour réparer la faiblesse que j'ai eu « de céder à vos craintes. Vous vous « êtes prévalu de l'excès d'un amour « que vous ne partagiez pas, que vous « n'avez jamais éprouvé. Dans mon dés- « espoir je vous offense sans doute : « s'il est vrai que je me trompe, chère « amante, s'il est vrai que je vous sois « cher, ne me refusez pas le serment « d'être à moi pour toujours, de vous « réserver pour l'amant le plus tendre, « le plus sincère : alors tout me de- « deviendra facile, je surmonterai tous « les obstacles, et, favorisé par la

« gloire et la fortune, vous me verrez « bientôt mettre à vos pieds des lau- « riers qui n'auraient aucun prix sans « vous. *Mairan de Surville.* »

P. S. « Dans trois jours je ne serai « plus ici ; chaque pas que je ferai « m'éloignera de vous ; je ne saurai « plus ce que vous penserez, et, loin « de tout ce qui m'est cher, je serai « peut-être seul à m'en souvenir. Mais « non ; .... votre amie, l'incompa- « rable et généreuse Sophie, me re- « tracera à votre pensée. Veuillez lui « remettre l'incluse ; c'est l'adieu d'un « cœur pénétré pour elle d'une admi- « ration respectueuse. »

Ces deux lettres, renfermées sous une même enveloppe, furent données à Lépine, avec ordre de ne les remettre qu'à mademoiselle de Sénange, en retournant chercher le reste des

effets, et d'en rapporter les réponses, en prolongeant le délogement le temps nécessaire pour les attendre.

Il revint deux heures après, et rapporta les réponses que voici :

« Vous ne nous auriez quitté que « plus tard, monsieur, et sous de plus « heureux auspices, si mes soins n'eus- « sent pas été infructueux : vous ne « douterez donc ni de mes regrets ni « de mes vœux pour votre bonheur ; « et sûrement, s'ils ont toute l'influence « que vous leur attribuez, vous revien- « drez avec la réputation qui com- « mande l'estime, et sur-tout avec « l'indépendance, sans laquelle la vie « n'est qu'un long tourment. Ne me « laissez ignorer ni vos traverses ni vos « succès : qui que ce soit ne peut y « prendre un intérêt plus vif et plus « sincère que *Sophie de Chalus.* »

Le ton affectueux de la réponse de sa belle-mère, et l'attention délicate de ne la signer que de son nom de famille, le satisfit au-delà de ses espérances. Il n'en fut pas de même de celle de Julie.

« Vous osez penser que je ne vous « aime pas, ingrat! et vous osez me le « dire!... Je ne descendrai point à me « justifier ; j'en appelle à votre cœur : « de meilleure foi que votre amour-« propre, il vous a sûrement déja re-« proché de mêler à la douleur d'une « séparation aussi brusque l'amertume « d'un tel soupçon.

« Vous n'êtes pas plus juste lorsque « vous regrettez de ne m'avoir pas en-« chaînée irrévocablement à vous en « blessant tous les devoirs. Est-ce ainsi « qu'on doit obtenir celle qu'on es-« time? Est-ce en lui imposant une « chaîne honteuse qu'on peut la mé-

« riter? Si, abusant de l'excès de votre « passion, je vous eusse demandé le « sacrifice de votre honneur, vous au- « riez avec raison préféré celui de votre « vie. Pourquoi ne penserais-je pas de « de même, mon ami? Je vous ai beau- « coup accordé, sans doute trop; mais « du moins saurez-vous, si je deviens « votre épouse, que celle qui a su re- « fuser quelque chose au plus ardent « amour est à l'abri des séductions. « Si j'eusse cédé, jamais vous ne me « lieriez à votre sort, parce que, comme « épouse, j'aurais encore plus besoin « de votre estime que de votre amour.

« Pour remplacer le louable regret « de n'avoir pas avili votre amante, « vous lui demandez la garantie des « sermens. Vous connaissez déja, mon « ami, mes principes à cet égard; ils « sont invariables: je serai à vous libre- « ment, si le destin me fait cette fa-

« veur, mais point en imposant ni en « recevant la loi d'un serment téméraire, qui pourrait devenir un obstacle à votre fortune et peut-être à « votre *bonheur*. Ce mot vous étonnera « sans doute; mais, si le temps et les « évènemens justifient mon opinion à « cet égard, alors vous louerez ma prévoyance, et, en perdant un amant, « je conserverai un ami.

« Il me semble vous entendre dire, « avec l'emportement du désespoir: « Est-ce ainsi qu'on aime? peut-on aimer et soumettre l'amour aux froids « calculs de la raison? Oui, Surville; « oui, je vous aime de toutes les facultés de mon être. Dans ce moment, « où l'absence ne m'offre plus qu'un « avenir effrayant, je sens que jamais « rien ne vous remplacera dans mon « cœur; mais en proie au malheur « presque dès l'enfance, forcée par

« ma position de réfléchir et de com-
« parer, j'ai observé que les hommes
« ont plus de vanité que d'amour; que
« ce qui remplit notre cœur n'existe
« que dans leur tête: j'ai donc mes
« raisons pour ne pas me livrer avec
« une aveugle confiance à un avenir
« trop séduisant; cela ne m'empêche
« pas de souhaiter de vous revoir heu-
« reux et constant, de faire des vœux
« pour vos succès et votre retour, et,
« dans cet espoir, de vous assurer que
« vous retrouverez tout à vous

« *Julie de Sénange.* »

Est-ce aimer, en effet? s'écria Surville, ou me ferais-je illusion en prêtant à l'amour des qualités qu'il n'a pas? Il est possible que je me trompe; mais je ne peux concevoir l'assemblage de tant de charmes, de tant de moyens d'inspirer et de sentir le bonheur, avec

un esprit systématique qui semble l'anéantir.

Voilà donc tout ce qui me reste de deux femmes adorables: deux lettres, leur portrait, le souvenir des maux réels que j'ai éprouvés et de quelques plaisirs imparfaits. Ah! je le sens, il faut fuir et renoncer à un sentiment qui me rend si malheureux; car désormais, n'y croyant plus, je me vengerais sur la première femme qui me plairait, de tout le mal que celles-ci m'ont fait, et je ne veux devenir, s'il est possible, ni injuste ni coupable.

Tout en médisant de l'amour, il considérait les portraits de ses deux amies. Ils étaient adossés l'un à l'autre: la maîtresse la plus exigeante eût pu, sans blesser sa délicatesse, permettre le souvenir de la vertueuse Sophie, et Julie, supérieure aux petites faiblesses, en avait exigé l'assemblage. Il était

dans cette contemplation lorsque Lépine vint lui dire qu'il était quatre heures : heureux ou malheureux, c'est le moment où chacun songe qu'il faut dîner. Je vais sortir, lui répondit-il : sortez aussi ; faites vos préparatifs et vos adieux, si vous en avez à faire ; car dans trois jours au plus tard nous partirons.

— Par quelle voiture irez-vous, monsieur ?

— En poste ; mais je ne sais pas encore si j'achèterai une chaise ou si nous irons à franc étrier : je m'en occuperai demain. —

Pour la première fois de sa vie, il dîna seul chez un restaurateur, se hâta de revenir, s'occupa de faire le choix des objets qu'il voulait emporter, et se mit au lit dès onze heures, où, bien que l'amour vint le poursuivre, la fatigue d'une journée si orageuse et le

repos de sa conscience lui firent trouver un sommeil paisible, et qui se prolongea jusqu'au lendemain huit heures.

CHAPITRE XV.

Révolution inouie dans les mœurs de Surville.

Rafraîchi par le repos il ne songea à son réveil qu'à la nécessité de s'occuper de ses affaires ; en conséquence il écrivit au notaire de son père pour savoir s'il avait reçu les ordres de lui payer les six mois d'arrérages échus de son revenu ; il en reçut la réponse qu'en envoyant dans la matinée sa quittance il en compterait le montant au porteur.

Tranquille sur cet objet indispensable, pour commencer les dispositions de son départ, il demanda à déjeûner ;

il n'était pas encore neuf heures : Lépine lui apporta du beure frais, des fruits et du vin.

Le plus brave tremble devant un créancier, ou du moins est embarrassé lorsqu'il ne peut le satisfaire. Surville, qui était de ce nombre, ne se souciant pas de recevoir le porteur de sa lettre-de-change, qui devait venir ce jour même, dit à Lépine qu'il n'y était pour personne.

Il déjeûnait donc avec tranquillité, lorsque tout-à-coup Lépine lui annonce une dame.

— Je vous avais ordonné de ne laisser entrer personne.

— Je n'ai pas cru que la défense fût pour madame. —

En effet, à l'aspect de cette dame, Surville eût pu dire :

Le bon sens du maraud quelquefois m'épouvante.

Comment peindre ce que n'oserait

entreprendre le plus habile pinceau? essayons de l'esquisser. Ce n'était ni la dignité de madame de Mairan, ni les graces séduisantes de la brillante Sénange, mais un composé de tout ce que l'on peut imaginer de fin et de délicat; des traits qui échappent, mais qui ont le mérite de l'ensemble; une peau transparente et dont la blancheur paraissait animée du coloris des roses; une de ces bouches qui veulent en vain affecter un air sérieux, et dont le sourire intérieur dément ce que les yeux feignent de ne pas comprendre: joignez à cela une taille svelte, l'embonpoint de la jeunesse et de la volupté, et vous aurez sans doute l'idée d'une mine de fantaisie; oui, mais de ces fantaisies auxquelles on ne résiste pas, et qui deviendraient passions si, ce qui n'arrive presque jamais, les qualités du cœur répondaient à un extérieur aussi brillant.

Telle était la personne qui se présentait chez Surville.

— Lépine, avancez un fauteuil. Veuillez prendre la peine de vous asseoir, madame. J'espère que vous vous souviendrez de dire que je suis sorti.

Oh ! pour cette fois, je n'y manquerai pas, monsieur, répondit Lépine ; et je vais en donner la consigne au portier.

— Maintenant que nous sommes seuls, madame, veuillez me dire ce qui me procure le bonheur de vous voir.

— Monsieur, c'est pour vous demander le paiement de cette lettre-de-change.

— Elle est donc passée à votre ordre?

— Non, monsieur ; elle est à M. Nathan, que je représente.

— Seriez-vous son épouse?

— Pas encore ; mais je suis destinée à le devenir.

— Quoi, madame! une française charmante, à qui la nature a prodigué tous ses dons, se déterminerait à judaïser!

— On ne règle pas son sort comme on voudrait; et d'ailleurs la loi a replacé les Juifs au rang des autres membres de la société.

— Oui, madame; mais l'opinion est toujours contre eux, et celui-ci... Ah! c'est un vol qu'il fait, et que je ne souffrirai pas.

— En attendant, monsieur, voudriez-vous me dire si votre intention est de payer?

— Certainement, madame, c'est mon intention; mais je suis forcé de différer de quelques jours.

— Cela me peine et m'embarrasse beaucoup, monsieur; car j'ai l'ordre le plus positif de remettre cet effet à un huissier, à défaut de paiement.

— Ah! madame, si vous avez le

cœur aussi dur que celui de M. Nathan, je suis un homme perdu.

— Veuillez donc me dire ce que je dois faire ; car il ne paraît pas disposé aux égards que sûrement vous méritez.

— Je vous rends grace de votre bonne opinion ; et pour me laisser le temps de la justifier, veuillez permettre que je vous offre à déjeûner ; je vous ferai apporter ce que vous souhaiterez : cela ne peut nuire en rien à l'affaire dont vous êtes chargée.

— J'accepte avec plaisir, monsieur ; car je suis sortie sans avoir rien pris : mais ce que vous avez me suffit ; j'aime le beure frais. —

Aussitôt Surville sonne, et demande à Lépine un couteau, une assiette, une serviette.

— Monsieur, observa l'intelligent Lépine, il y a des huîtres fraîches, si cela vous faisait plaisir.

— Sûrement, si madame les aime?

— Ah! monsieur, cela prendrait du temps et vous dérangerait. —

Le domestique était déja parti, et l'entretien recommença.

— Pardon, madame, dit affectueusement Surville et avec les graces qui le caractérisaient, si je me suis permis des réflexions sur un homme que vous regardez comme votre époux: j'ai été entraîné par le vif intérêt que vous inspirez.

— Je conviens, monsieur, qu'il peut ne pas paraître aimable.

— Mais c'est qu'il est affreux, et le métier qu'il fait n'annonce ni une ame sensible ni un esprit délicat.

— Je lui ai cependant des obligations, et la reconnaissance ne me permet pas de le juger avec la même sévérité.

— Comment, des obligations? y

aurait-il de l'indiscrétion à vous demander en quoi elles consistent?—

— Non, le voici : ma mère, restée sans fortune, brodait, pour vivre, des habits en or, argent ou soie, je commençais à l'aider ; M. Nathan, qui sûrement y gagnait, achetait ces ouvrages et les payait comptant ; la révolution ayant fait tomber tout de suite ce genre d'industrie, ma mère, qui en devint malade de chagrin, mourut presque aussitôt, et me laissa, encore enfant, dans l'infortune la plus complète. Je ne sais ce que je serais devenue si M. Nathan ne m'eût recueillie : il m'a fait élever avec soin, m'a donné des maîtres de toute espèce, et, par un effet bien contraire à ce que ce bienfait devait produire, j'ai conçu pour lui de l'éloignement, et je suis devenue ingrate à mesure que mon esprit s'éclairait.

— C'est que vous prévoyiez déja que son prétendu bienfait n'était qu'un placement à intérêt.

— En effet il a voulu se payer de ses services ; mais ma constante répugnance l'a conduit à me proposer de m'épouser et de m'assurer sa fortune.

— Vous n'êtes donc pas encore madame Nathan?

— Je crois, monsieur, reprit-elle en rougissant, vous l'avoir déja dit.

— Ah! je respire ; ne la devenez pas, je vous en supplie. — Cette prière fut faite un genou en terre ; et il y mit dès le début tant de grace et tant d'action, qu'on a lieu de présumer qu'il allait employer les grands mouvemens de l'éloquence, si Lépine ne se fût fait entendre.

Il rentrait avec un plat déja chargé d'huîtres ouvertes et deux bouteilles de vin de Champagne : Bonneau, le

prévoyant Bonneau, n'eût pas mieux fait.

Tandis que la jeune personne s'occupait des huîtres, Surville avait cassé le fer de l'une des bouteilles, qu'il présenta à cette belle convive pour en faire sauter le bouchon: elle y porta la main, mais en l'inclinant de son côté, et si malheureusement, que la mousse pétillante retomba sur elle, et pénétra, à travers sa robe, sur un sein qui ne devait être humecté que des baisers de l'amour.

Les premiers soins ayant été donnés à appaiser la fugitive liqueur, les seconds furent pour la belle inondée: l'empressé Surville présenta un mouchoir de batiste; il l'aurait volontiers introduit sur la partie affligée; déja la robe, qui fermait jusqu'au cou, était entr'ouverte; mais on ne le lui permit pas, et il ne put que dérober un baiser sur une main charmante.

Ce prélude ayant amené la gaieté, on se remit à déjeûner; les petits verres de Champagne se succédaient avec tant de rapidité qu'on ne voulut plus lui faire raison. Alors grande contestation. Quand on déjeûne, disait-il, chez un garçon, et qu'on le laisse boire seul, il faut payer l'amende.

— Quelle est-elle?

— Mais on embrasse.

— En ce cas, je vais boire. —

Elle but en effet. Peu après nouveau verre, nouvelle contestation.

Eh bien! composons, dit Surville; je vous exempte de boire si vous voulez me permettre de baiser les plus charmans yeux que j'aie vus.

— Puisqu'il faut payer ou s'enivrer, j'aime mieux conserver ma raison. —

Les yeux furent baisés, et même les joues.

— Est-ce que vous êtes receveur des

fermes de la république? lui demanda la belle.

— Pourquoi, je vous prie, cette question?

— C'est que vous entendez merveilleusement à percevoir les impositions.

— Je ne crois pas qu'il m'arrive jamais de faire ce métier: je suis marin.

— Sans doute corsaire?

— Non, mais à la veille de le devenir.

— Vous avez des dispositions admirables.

— Si M. Nathan les eût connues, il ne vous eût sûrement pas chargé de le représenter auprès de moi. Mais comment peut-il vous envoyer de même?

— Il ne m'envoie que dans des maisons connues, chez des banquiers, encore bien rarement; mais aujourd'hui il avait quelque affaire in-

quiétante. Quant à vous, monsieur, il vous croyait chez M. votre père, entouré des dames de votre famille : c'est en y allant que j'ai su votre nouvelle demeure. —

Après quelques autres saillies, elle le ramena à l'objet de sa visite, en lui demandant quel parti il prenait et quelle réponse elle pouvait rendre ?

— Mon parti est pris, mademoiselle ; puisque M. Nathan veut m'ôter la liberté, je vais mourir.

— Aujourd'hui ?

— Aujourd'hui ; mais je ne mourrai pas sans vengeance.

— Et quelle sera la victime ?

— Vous le verrez, mademoiselle.

— C'est presque la réponse d'Agamemnon à Iphigénie.

— Il paraît que vous connaissez le théâtre.

— J'en fais mes délices : je sais par

cœur tous les rôles de mon âge dans Corneille, Racine, Molière et Voltaire; et même quelques autres.

— C'est un moyen sûr de s'éclairer et de se former le goût.

— Qu'est-ce que tout cela sans la fortune? Mais donnez-moi donc une réponse sérieuse, et ne me laissez pas le désagrément d'une commission que je ne remplirais pas.

— Je ne voudrais pour rien au monde vous compromettre.

— Je vous assure que je dirai que j'ai perdu votre effet; vous n'êtes pas fait pour en abuser. Alors M. Nathan sera forcé de recevoir la loi que vous voudrez lui imposer.

— Et son ressentiment?

— Je n'en ai nulle inquiétude.

— Il n'en mériterait pas moins ma vengeance, puisque ce serait à vous que j'aurais obligation, et je n'accepte

pas une générosité qui s'opposerait à mes desseins, parce que c'est en vous choisissant pour victime que je veux le frapper.

— Comment ! c'est moi que vous voulez sacrifier ? Heureusement que vos menaces n'ont rien d'effrayant : vous les faites avec tant de tranquillité que je n'augure rien de sinistre de cette vengeance.

— Elle n'en sera pas moins réelle.

— Quel sera le genre de mon supplice ?

— Le poignard, mademoiselle ; le poignard : je ne déroge point aux règles de la tragédie ; vous les connaissez.

— Et pour vous ?

— Pour moi aussi : vous me verrez mourir à vos pieds. —

A cet instant Lépine entra dire qu'il allait retourner chez le notaire.

— Oui, allez. Vous garderez ce qu'il

vous donnera jusqu'à ce que je vous le demande. —

Après son départ, la belle créancière dit : Je m'en vais aussi ; il faut rendre à M. Nathan ses papiers : il ne serait pas juste qu'il perdît à-la-fois son bien et sa future.

— Non, non, mademoiselle ; vengeance entière : d'ailleurs vous avez encore à prendre de la liqueur des îles ; j'en ai là d'excellente.

— Vous voulez étourdir la victime ; car je le suis déja. Le vin de Champagne se fait sentir : je ne prendrai plus rien.

— En grace, un petit verre de vanille.

— Allons vîte, et je pars. —

Elle se leva en effet ; ce qui ne nuisait pas aux projets du téméraire Surville : ils burent la liqueur avec ce rapprochement de verres qui est le signe de l'amitié ; mais lorsqu'elle eût

écarté son fauteuil pour se faire un passage, le perfide la saisit dans ses bras et la renversa sur son lit.

— Comment, monsieur! que faites-vous?

— Je me venge.

— Je vais crier et mettre toute la maison en alarme.

— Il n'y a personne; on ne pourrait vous entendre.

— Quoi! vous abuseriez de l'hospitalité, de ma confiance, de ma jeunesse!

— Vous ne serez jamais à ce monstre; il ne vous aura qu'avec ma vie.

— Ah! je vous jure, M. de Surville.... je vous promets que je ferai... tout... —

Ici elle ne poussa plus qu'un cri perçant, qui eût pu en effet attirer les voisins s'il y en eût eu à portée de l'entendre.

Surville, emporté par des desirs si

long-temps contenus ; qui, comme il l'avait dit, les satisfaisait sur la première femme que le hasard lui offrait ; tout entier à un plaisir qu'il ne connaissait pas, exerçait une vengeance implacable. Sa charmante victime, se débattant sous le couteau sacré, avait déja trois fois perdu le sentiment de son existence ; mais enfin la douleur, prenant le dessus, la lui rappela si vivement, qu'elle implora la grace du sacrificateur.

Il fut effrayé de sa barbarie, et les traces qui s'offraient à ses regards, jointes à la difficulté qu'il lui avait fallu vaincre, ne lui laissant aucun doute que Nathan ni nul autre n'avaient épousé cette tendre victime, elle lui en devint plus chère.

Rappelé par ce spectacle à sa bonté naturelle, il tomba aux genoux de la belle éplorée, qui, suffoquée par ses

larmes, le repoussait sans pouvoir articuler une seule parole : un état si violent ne pouvant durer, elle lui dit enfin : Je ne vous pardonnerai jamais l'outrage que vous venez de me faire : l'homme que vous méprisez tant faisait du moins ce qu'il pouvait pour m'obtenir.

— Ah ! je sens tous mes torts, et je passerai ma vie à les réparer.

— Il est bien temps, lorsque vous m'avez ôté la liberté du choix. Si je n'avais eu pour vous que de l'aversion, il ne me resterait d'autre ressource que la vengeance, dussai-je y perdre la vie !

— Vous pousseriez à ce point le ressentiment ?

— Etes-vous plus juste, quand, pour vous satisfaire, vous vous comptez pour tout et les autres pour rien ? vous n'avez donc de probité qu'envers les hommes, puisque tout-à-l'heure vous vous refu-

siez à laisser croire votre billet perdu, et que vous n'avez pas craint de violer à mon égard la propriété la plus sacrée, celle de la personne.

Surville fut atterré de cette réflexion, qui n'admettait aucune justification; aussi se réduisit-il à s'excuser sur l'excès de son amour.

— Ce n'est pas là de l'amour; c'est le droit affreux du plus fort. Mais voudriez-vous me dire, vous, monsieur, qui devez connaître les lois de la guerre, ce que vous faites de vos esclaves?

— Je leur jure un dévouement éternel; et quel que soit mon sort, je le partagerai avec vous, si la médiocrité de ma fortune ne vous effraie pas. —

Cette réponse commença la pacification. Elle lui répondit que rien au monde ne pouvant désormais la déterminer à rester avec Nathan, qu'elle

avait déja le projet de quitter; elle allait en avancer l'instant, et qu'elle le priait de lui procurer un asyle où elle pût avoir le temps de se reconnaître et de lui faire part de ses résolutions.

Surville saisit ce moment de calme pour lui demander son nom.

— Je m'appelle Amélie Dulac; et comme je n'ai plus de parens, et que je suis mineure, je voudrais savoir si M. Nathan peut se prévaloir de quelque autorité sur moi.

— La loi ne lui en donne aucune; il ne peut y avoir que votre volonté.

— Ma volonté est de le fuir, et de garder les six mille livres qu'il m'a chargé de recevoir pour lui ce matin, dont vos dix-huit cents livres font partie. Je ne suis ni son caissier ni son commis: ainsi il ne pourrait m'accuser en justice ni me forcer à les rendre.

— Il ne pourrait sans doute vous

forcer à les rendre ; mais il pourra vous accuser ; et cette accusation, en le couvrant de ridicule, vous tacherait d'ingratitude, et vous ferait regarder comme une maîtresse qui l'aurait volée : ce n'est pas là le parti qu'il faut prendre.

— Si quelque chose peut me réconcilier avec vous, c'est de voir que du moins vous vous intéressez à ma réputation, en m'éclairant sur ce qui serait blâmable ou dangereux.

— Ah ! vous ne pourrez jamais douter de mes sentimens pour vous.

— Je crois que je peux du moins prendre sans scrupule tout ce qui m'a été donné : j'ai cinq mille livres en billets de caisse, et beaucoup de bijoux.

— Oh ! cela vous appartient et ne peut vous compromettre. —

On en vint ensuite aux éclaircisse-

mens sur les moyens personnels de Surville, sur les petits fonds qu'il avait à recevoir tant de son père que de son ami de Clairac; la belle Amélie, déterminée à associer les siens à ceux de son jeune corsaire, avait consenti à le suivre, et le traité de paix commençait à être ratifié par quelques baisers qu'elle laissait prendre lorsqu'ils entendirent rentrer Lépine.

Ils se hâtèrent de reprendre un maintien de représentation, et délibérèrent ensuite, sans rien conclure, sur les moyens de quitter M. Nathan sans l'en prévenir. Un événement inattendu les tira de peine; Lépine vint leur dire qu'un jeune homme, nommé Daniel, cherchait par-tout mademoiselle Dulac, et qu'il était venu voir si elle ne serait pas chez M. de Surville; qu'il n'avait rien répondu, et qu'il venait demander ce qu'il fallait répondre.

— C'est moi qu'il demande, dit Amélie ; faites-le entrer.

Ce Daniel, qui était au service de Nathan, n'était pas, comme on va le voir, un prophète de malheur : il parla d'abord avec émotion à mademoiselle Dulac, dans la langue des israélites, qu'elle entendait, et ensuite lui remit une lettre.

Aussitôt qu'elle en eut pris lecture, elle dit à ce domestique d'aller l'attendre à l'antichambre ; qu'ils s'en iraient ensemble.

Quoique, dit-elle à Surville, les soins de Nathan n'aient été, comme vous l'avez observé, qu'un fonds placé à intérêt, je suis charmée que cette circonstance m'ôte envers lui le vernis de l'ingratitude et l'embarras de le quitter. Lisez.

« Vous m'avez vu ce matin, mon

« enfant, dans l'inquiétude; ce n'était
« pas sans sujet : une malheureuse four-
« niture d'habillement des troupes, où
« mes associés ont fait de gros profits,
« me compromet, quoique je ne m'en
« sois pas mêlé; on vient de me préve-
« nir que je serais arrêté demain pour
« être traduit devant un tribunal mi-
« litaire. Je n'ai d'autre ressource que
« de me rendre à l'armée auprès d'un
« général dont je suis sûr d'être pro-
« tégé. Je me hâte de vous donner avis
« que, quand vous recevrez cette
« lettre, je serai déja en route pour
« l'armée d'Allemagne. Gardez ce que
« vous avez dû recevoir aujourd'hui;
« je vous le laisse pour vous dédom-
« mager si je ne reviens plus, et vous
« aider à attendre mon retour ou à
« prendre un autre parti. Ne perdez
« pas de temps à retirer de chez moi
« tout ce qui vous appartient; car on

« pourrait venir y apposer les scellés :
« Daniel vous aidera et exécutera vos
« ordres ; ensuite il viendra attendre
« les miens à Strasbourg, où il m'ap-
« portera de vos nouvelles. Adieu. Vous
« savez combien je vous aime.

« *Nathan.* »

Surville, comme on peut s'y attendre, ne fut point touché de ce malheur, et dit à son Amélie : Pour cette fois, M. Nathan aura donc semé sans recueillir.

— Oui ; mais vous, brigand, vous recueillez ce qu'il a semé.

— Quoi ! toujours de la haine. Ah ! pardonnez-moi sincèrement.

— Non, non ; rancune tenante, songeons à nos affaires ; c'est le plus pressé. —

Il fut convenu que Lépine se tiendrait au logis pour recevoir deux malles

qu'elle allait envoyer, et qui suffiraient pour emporter tout ce qui lui appartenait; qu'elle passerait ensuite chez le banquier, où il lui restait à recevoir quatre mille cinq cents livres, et que là elle trouverait Surville, qui l'attendrait dans une voiture.

Ce transport, quelque diligence qu'elle y mît, la retint près de trois heures; pendant ce temps, Surville, livré à ses réflexions, ne put se dissimuler qu'il était loin de la fidélité et des sermens que deux jours auparavant il voulait exiger de la raisonnable Sénange. Aurait-elle raison, disait-il; serais-je destiné à être un perfide? Mais non, je l'aime uniquement; j'aurais été fidèle si elle m'eût attaché par des bontés qu'elle m'a toujours refusées, ou par des promesses réciproques: ce n'est pas ma faute si le diable, sous une forme angélique, est venu me ten-

ter. Cependant ce diable est charmant, et me voilà engagé envers lui par mon égarement. Quelle que soit la préférence que je donne à Julie, et qu'elle mérite, l'honneur et la probité, dussé-je être malheureux, me font un devoir de ne pas abandonner un être faible et que j'ai sacrifié à mon emportement : la pénitence ne peut d'ailleurs qu'être douce ; et je sens que je l'aimerai assez pour être heureux s'il répond à mon attachement.

C'est ainsi que, prenant ses sens pour son cœur, il se forgeait un bonheur idéal : la suite fera connaître si cette erreur lui a procuré toute la félicité qu'il s'en promettait.

Il commençait à prendre de l'inquiétude du retard de mademoiselle Dulac, lorsqu'il la vit descendre à la porte du banquier et renvoyer sa voiture ; alors il fit avancer la sienne, qui

se trouva prête à la recevoir lorsqu'elle reparut quelques minutes après. Il se fit mener chez un restaurateur de la rue de Richelieu, où il avait donné rendez-vous à Lépine.

CHAPITRE XVI.

Projets d'établissemens, contrariétés, faveurs du hasard.

VOTRE départ, lui demanda-t-elle sitôt qu'ils furent réunis, est-il déterminé de manière à ne pouvoir être reculé de quelques jours?

— Il n'a d'autre nécessité que de me rendre au plus vîte dans un port de mer, et de m'y occuper de manière à me faire une fortune indépendante; mais je peux différer de quelques jours si vous l'exigez.

— Comme nous sommes possesseurs de plus de onze mille livres d'argent

comptant, sans ce que vous devez recevoir de votre ami, je voudrais que nous missions moins de précipitation dans notre départ : j'ai aussi mes projets de fortune et d'indépendance. Pour vous mettre à portée d'en juger, il faudrait que nous pussions passer quelques jours dans la retraite. Voyez donc s'il ne serait pas possible de nous loger dans une petite campagne aux environs de Paris. Un logement de ce genre ne peut pas être bien cher, et il nous sera utile à notre retour; car sûrement vous ne renoncez pas à Paris pour toujours.

— Non certainement, et je ne vois nul inconvénient à prendre ce logement : il nous sera nécessaire pour y laisser ce que nous ne voudrons pas emporter avec nous, et j'ai beaucoup d'effets qui sont actuellement chez M. de Clairac. Nous pouvons nous oc-

cuper tout de suite de chercher ce logement. Sitôt que Lépine sera venu, je lui enverrai chercher les Petites-Affiches. —

Ils avaient à peine commencé à dîner, que Lépine vint rendre compte que tous les effets de mademoiselle Dulac étaient arrivés à bon port et placés chez M. de Clairac: il fut chercher les Affiches, où il ne se trouva rien de convenable qu'une petite maison dans le bois de Bondi, toute meublée, et dont la description tentait la curiosité.

— Ne sera-ce pas trop loin, dit Amélie?

— Non, mademoiselle, répondit Lépine. On compte deux lieues et demie; il n'y en a réellement que deux, qu'on peut faire en cinq quarts d'heures avec un fiacre.

— Eh bien! prenez-en un, lui dit

Surville ; vous verrez ce que c'est, et vous nous en rendrez compte. —

Il fit cette course avec la plus grande rapidité, et vint dire que cette maison était au-dessus du détail qu'on en avait fait.

— De quel prix est-elle?

— On en veut mille francs par an ; mais on l'aura pour huit cents francs en payant l'année comptant, parce que le propriétaire, qui est un Harpagon, se laissera toucher par les espèces : c'est ce dont m'a prévenu le jardinier.

— Et où demeure ce propriétaire?

— Près le jardin des Plantes.

— Il sera impossible de finir aujourd'hui avec lui ; cela est insupportable. Allez dire qu'on nous apporte le café.

— Qu'est-ce donc qui vous fâche? lui dit Amélie ; si nous n'avons pas ce logement aujourd'hui, nous l'aurons demain.

— C'est que je ne sais en attendant où vous loger.

— Vous ne pouvez pas me recevoir où vous êtes?

— Non, cela ferait un mauvais effet; M. de Clairac, qui revient après-demain, en serait instruit: il serait même possible qu'il revînt dès demain.

— Je n'irai cependant pas loger toute seule dans un hôtel garni.

— J'irais avec vous: certainement je ne vous exposerais pas à y loger sans moi.

— Mais pourquoi faire cette dépense pour une nuit, et s'exposer aux visites qu'on fait dans ces sortes de maisons? je vais vous donner un expédient.

— Lequel?

— Je n'ai pas envie de me faire voir; vous voulez aussi garder l'*incognito*; il n'y a qu'à me travestir: toutes les femmes se font un plaisir d'aller

en habit d'homme. Par ce moyen toutes les difficultés seront levées, et demain de bonne heure nous quitterons la maison de M. de Clairac.

— A merveille ! l'idée est heureuse. Je vais envoyer Lépine chercher du linge. Il sera peut-être un peu large pour vous.

— Je le ferai servir. —

Lépine, toujours diligent, fut revenu en moins d'un quart d'heure ; et en très-peu de temps, sous les galeries du Palais-Royal, la belle Amélie fut métamorphosée en un très-charmant cavalier.

— Où voulez-vous à présent que je vous conduise, lui demanda son écuyer? tous les spectacles sont commencés.

— Je voudrais voir ce qu'on ne peut voir qu'en habit d'homme ; un billard, un jeu public.

— En ce cas, nous ne laisserons pas

le paquet de vos hardes chez le tailleur ; nous allons le reporter à la maison et y laisser nos fonds, parce que quand on va dans un lieu aussi dangereux qu'une maison de jeu, il ne faut y porter que ce que l'on veut sacrifier.

— Je le veux bien : il serait trop imprudent de nous trouver sans ressources. —

Ils retournèrent à leur logis, où ils ne trouvèrent pas Lépine ; mais ils y laissèrent leur paquet et leurs fonds, et ne gardèrent sur eux que dix louis.

Ils entrèrent d'abord dans un billard, où ils ne tardèrent pas à s'ennuyer ; ensuite ils montèrent dans le plus fameux tripot du Palais-Royal, tenu par un ci-devant marquis.

L'assemblée était nombreuse ; les joueurs se désolaient ; c'était une clameur universelle. Amélie, qui n'y comprenait rien, demanda à Surville ce

que cela voulait dire: il le lui expliqua, sans qu'elle y comprît autre chose sinon qu'il aurait fallu deviner le caprice du hasard.

Voyons si je le devinerai, lui dit-elle. Elle pose ses cinq louis, gagne trois coups de suite, retire quarante louis, et, les montrant à son compagnon, ajoute avec un air de triomphe: Cela n'est pas difficile.

— Oui, quand on gagne; mais on reperd tout aussi vîte: voyez tout ce qui vous entoure.

— Oh! je ne les reperdrai pas; car je ne jouerai plus. Mais essayez-donc aussi; si vous perdez vos cinq louis, il nous restera toujours du profit.

— Dans l'instant, pourvu que vous me promettiez de ne pas courir après ce que je pourrai perdre.

— Je vous le promets. —

Surville, déterminé à perdre les cinq

louis ou à en tirer tout l'avantage possible, fut récompensé de cette résolution par un succès inoui, et qu'il eût la prudence d'arrêter lorsqu'il le vit élevé à douze cent quatre-vingt louis.

Ce bonheur fixa sur eux les yeux de l'envie, et la figure alongée des banquiers eût été un spectacle amusant pour eux, s'ils n'eussent été plus pressés de se retirer et de mettre en sûreté leur petite fortune.

Chargés d'or et de billets de caisse, ils gagnèrent une voiture, et rentrèrent contens de leur soirée.

CHAPITRE XVII.

Traité de paix conclu.

LÉPINE ne reconnut pas d'abord mademoiselle Dulac; mais le son de sa voix, joint aux commissions dont il avait été chargé, l'ayant bientôt mis

au fait, on vit sourire cette figure naturellement sérieuse.

Tâchez de nous procurer quelque chose pour souper, lui dit son maître; il n'est pas encore tard.

Tandis qu'il exécutait cet ordre, la belle Amélie rompit le silence par cette réflexion:

— Qu'on me dise à présent que les méchans ne prospèrent jamais! vous avez commencé la journée par un crime, et le soir la fortune vous favorise.

— Mais elle nous est commune, et c'est à vous que j'en ai l'obligation; car je n'eusse jamais eu sans vous l'idée de monter dans cette maison: j'ai pour le jeu une aversion insurmontable.

— Cette fortune ne nous est pas commune, monsieur; j'ai remarqué que vous aviez de la répugnance à partager avec moi; ainsi je ne veux pas partager avec vous.

— Je vous jure que vous vous êtes trompée, que je regardais ce que vous aviez comme la base de notre sort futur : je me proposais seulement, sur la somme que nous venons de gagner, de payer ma dette à Nathan, en la laissant ici, et de me dispenser de prendre les cent louis de mon ami Clairac, dont je n'ai plus besoin.

— Vous voyez bien que vous aviez une arrière-pensée, puisque vous vouliez payer à Nathan un objet qui m'appartient à présent. Au surplus, cela est devenu impossible : votre lettre-de-change est déchirée ; je ne pourrais vous en montrer que les morceaux. Si c'est, comme je le crois, un fardeau pour vous que la reconnaissance, vous le supporterez malgré vous.

— Vous avez de cruelles préventions sur mon compte : je vois bien que vous ne m'avez pas encore pardonné.

— Ni ne vous pardonnerai de sitôt.

— Comment donc pouvez-vous venir vivre avec moi, et me haïr?

— Vous ne m'avez pas laissé d'autre parti à prendre. Les maris nous achètent ou nous font payer une dot; les brigands nous prennent; l'amour seul nous obtient: ainsi vous voyez à quel titre je suis à vous.

— L'arrêt est trop cruel, et j'espère parvenir à vous le faire révoquer.

— Si vous pouvez me persuader que la violence et l'emportement soient de l'amour.

— Ah! si vous saviez ce que m'ont déja coûté les délais et les ménagemens! Pour cette fois, je n'ai pas voulu perdre mon bonheur. Je vous ai vue, je vous ai trouvée charmante, et de ce moment je me suis bien promis d'étouffer tous les scrupules.

— C'est-à-dire, monstre, que vous

m'avez fait payer pour une autre : encore est-ce un motif.

— Et bien légitimé par les évènemens ; car si je vous eusse laissée sortir pour retourner chez Nathan, obligée comme vous l'avez été de quitter de sa maison, vous ne seriez pas venue me trouver, et je serais encore garçon.

— C'est ce qui vous trompe : vous m'aviez fait éprouver le desir de vous plaire, que je n'avais encore senti pour personne ; il m'aurait nécessairement conduit à venir vous faire part de sa fuite, comme d'un évènement qui vous tranquillisait sur votre dette. Vous pouvez, d'après cela, juger combien il m'a paru humiliant d'être traitée en soubrette.

— L'emportement de l'amour peut désobliger, même déplaire ; mais je ne croirai jamais qu'il humilie, et ce n'est sûrement pas mon intention.

— La suite me l'apprendra : en attendant ne disputons plus. —

Le retour de Lépine termina cette contestation ; il leur servit un souper *impromptu* pendant lequel Surville ne négligea aucun des petits soins qui pouvaient lui ramener son Amélie.

Après qu'il se fut fait déshabiller, il servit à son tour de valet-de-chambre à mademoiselle Dulac, qui, avant de se coucher, voulut faire des conditions : il les accepta prudemment ; ce ne fut qu'au lit qu'il réclama contre leur rigueur. Elle se relâcha sur quelques-unes ; mais le souvenir de la douleur la rendait invincible sur la plus essentielle. Il sut enfin lui persuader que les flèches de l'amour portaient avec elles leur remède, et pouvaient seules guérir les blessures qu'elles avaient faites. Elle se trouva si bien du conseil, qu'il amena une réconciliation sincère. Le

fortuné Surville jouit avec délices et en amant délicat des plaisirs que le matin il avait dérobés, et passa la plus heureuse nuit qu'il eût passé de sa vie; on peut même dire la plus heureuse de celles qu'il passa dans les bras de cette charmante personne, puisqu'elle fut sans aucun nuage de peine, sans aucune inquiétude sur l'avenir. Qu'il seraitd oux de pouvoir retarder le retout du soleil pour prolonger une si douce ivresse! mais rien n'arrête sa course, et sa lumière les rappela à d'autres soins.

CHAPITRE XVIII.

Voyage à Bondi; maison louée; entretien sérieux sur le compte de Lépine.

Ils n'avaient pas goûté deux heures de repos lorsque le jour vint frapper

leurs paupières. Que ce réveil fut enchanteur pour Surville! avec quel plaisir il contempla des charmes divins dont la seule pudeur lui disputait la vue! Passant de l'admiration à l'adoration la plus active, le Tems pour eux semblait avoir perdu ses ailes, lorsque l'impitoyable Lépine vint leur dire qu'il était plus de huit heures, et qu'il fallait songer au voyage de Bondi s'ils voulaient voir la maison et en devenir locataires.

Ils quittèrent à regret le théâtre de leurs plaisirs pour s'occuper de leurs affaires, et prévenir le retour de M. de Clairac.

Possesseurs de plus de quarante mille livres ces deux amans pouvaient donner quelque chose à leurs plaisirs; aussi se proposèrent-ils de ne pas être difficultueux sur le prix si la maison leur plaisait.

Ils trouvèrent ce réduit au-dessus du rapport que leur en avait fait Lépine : en effet, également propre à servir d'asyle aux plaisirs ou aux inquiétudes de l'amour, tout y inspirait une douce mélancolie ; une distribution bien entendue, des communications ménagées avec art, rendaient cette maison un séjour enchanteur, quoique dans le nombre des pièces qu'elle renfermait il n'y en eût réellement que trois qu'on pût appeler grandes : le salon, la salle-à-manger et la salle de billard.

Déterminés à venir l'habiter, ils se hâtèrent de retourner à Paris, et de se faire conduire chez le propriétaire, qui était un vieux procureur retiré des affaires et du monde.

Il commença modestement par demander douze cents livres. Surville lui dit : Monsieur, je suis militaire et n'entends que le oui ou le non : voulez-vous

huit cents livres, que je vais vous compter; je m'engagerai pour un an, avec obligation de prévenir trois mois à l'avance du renouvellement, que je paierai de même comptant. Le vieil avare y souscrivit avec d'autant plus d'empressement, que depuis six mois cette maison ne lui rapportait rien, et que les circonstances n'étaient pas favorables aux objets de pur agrément.

Assurés de leur logement, ils voulurent en prendre possession et y dîner. Il n'y avait pas de tems à perdre: cependant le besoin de déjeûner se faisant sentir, ils arrêtèrent aux Tuileries, et renvoyèrent Lépine, en lui recommandant de ne plus s'occuper que d'emballer leurs effets et de se procurer une voiture de transport.

Pendant le déjeûner, Amélie, qui, pendant son séjour chez Nathan, avait contracté l'habitude des précautions

et d'une défiance bien nécessaire à ceux qui ont quelque chose à perdre, demanda à son ami s'il comptait porter et laisser ses fonds dans une maison aussi déserte que paraissait celle qu'ils allaient habiter.

— Je n'ai nulle idée qu'ils puissent y être en danger.

— Quand nous viendrons à Paris, il pourrait s'y introduire des voleurs; Lépine sera avec nous, et quand il y resterait, il pourrait n'être pas le plus fort: d'ailleurs, pour lui-même, il est sage de ne jamais exposer un domestique à la tentation.

— Est-ce que vous auriez, ma chère amie, des soupçons sur son compte?

— Non; mais il m'inspire de la défiance: il a une physionomie qui n'est pas heureuse.

— Je conviens qu'elle est dure, et

qu'elle ne prévient pas en sa faveur : cependant, depuis près de deux ans qu'il me sert, il ne m'a point donné de sujets de mécontentement ; je l'ai trouvé fidèle, discret, silencieux par tempérament, au point d'en être quelquefois désobligeant. Je n'ai jamais eu à la vérité besoin de sa discrétion ; mais j'ai remarqué qu'il fuyait les autres domestiques ; que jamais il n'a joué aucun rôle dans leurs caquets, ni ne s'y est trouvé compromis : ce sont, vous en conviendrez, des qualités rares.

— J'en conviens ; mais je ne voudrais pas rester seule avec lui dans cette campagne : je suis persuadée que tôt ou tard il se démentira.

— N'est-ce pas une égale erreur, que de donner, d'après la physionomie, dans une confiance aveugle ou dans une défiance outrée ?

— Je crois l'une et l'autre dange-

reuses ; mais je croirais plus dangereux encore de se refuser à l'impression qu'elle fait sur l'ame : elle ne m'a pas trompée sur le compte de Nathan.

— Nathan est réellement bas et nécessairement lâche ; mais celui-ci est brave.

— Et audacieux : son audace perce à travers son air sournois et taciturne. Approuvez-vous, par exemple, la manière dont il s'est excusé d'avoir contrarié vos ordres, lorsque je me suis présentée chez vous ?

— Ma foi ! je lui en sais gré.

— Et moi aussi ; mais son observation n'en est pas moins leste.

— C'était pourtant un éloge que vous inspirez nécessairement à tout le monde.

— Déplacé dans sa bouche. Mais, sans étendre plus loin ces réflexions,

je souhaite seulement que vous ne soyez jamais détrompé à vos dépens.

— Voulez-vous que je m'en défasse?

— Non, mon ami, non. Le pressentiment défavorable que j'ai sur son compte peut être injuste : il ne faut donc pas vous défaire d'un serviteur dont vous êtes content ; mais il ne faut pas l'exposer à devenir mauvais.

— Eh bien ! que souhaitez-vous donc que je fasse ?

— Que vous déposiez nos fonds dans une maison sûre, où nous puissions les reprendre à notre volonté.

— Rien de plus facile : nous allons passer rue de Grammont, où je connais des banquiers de la plus grande solidité.

Ils exécutèrent à l'instant ce projet, et ne se réservèrent que cent louis pour le courant de leurs dépenses.

A leur retour, ils trouvèrent leurs

effets prêts à être transportés. Mais le circonspect Lépine n'avait encore arrêté aucune voiture ; parce que, disait-il, il aurait fallu, pour faire prix avec le voiturier, lui dire où l'on allait, et par ce moyen en instruire infailliblement le portier ; ce qui peut-être n'était pas l'intention de son maître, qui en effet l'applaudit de cette prudence : Amélie l'approuva aussi. Et comme pour compléter leur dépôt de fonds il fallait porter chez le banquier ce qu'ils avaient en or, Surville envoya chercher un fiacre, y fit placer deux malles, persuadé qu'il trouverait dans cette maison de commerce la complaisance nécessaire pour lui faire l'expédition de ses ballots. On s'en chargea comme il l'avait prévu ; le même cocher y transporta tous les objets fermés, qui leur furent envoyés dans le même jour à Bondi, et ils ne prirent

avec eux que les paquets indispensables au moment de leur arrivée.

Avant de quitter la maison de M. de Clairac, Surville eut l'attention d'écrire à cet ami, qu'une rentrée inattendue l'avait mis non seulement en état de payer Nathan, mais aussi d'arriver à sa destination avec des moyens suffisans pour réussir ; qu'il en était résulté pour lui l'obligation d'aller passer quelques jours à la campagne, et de se détourner un peu de sa route ; que son premier soin serait de lui écrire avant de s'embarquer ; qu'il le priait de réserver pour une autre occasion les offres qu'il lui avait faites, et pour tous les instans de sa vie les sentimens qu'il avait bien voulu lui accorder.

Devoirs, précautions, rien n'ayant été négligé, ils arrivèrent enfin, sans crainte qu'on pût découvrir leurs tra-

ces, dans la solitude qu'ils avaient choisie. Quelques provisions prises à Paris, et les ressources qu'ils trouvèrent au village, leur procurèrent un dîner passable; et, pour les jours suivans, Lépine fut érigé en pourvoyeur, cuisinier, maître d'hôtel, et surintendant de leur maison.

Ces triples fonctions, exigeant qu'il pût aller et venir sans qu'on fût obligé de lui ouvrir et fermer les portes, et aussi qu'on ne dépendît pas de sa présence pour pouvoir sortir et rentrer à volonté, il fut arrêté de faire faire de doubles clefs, dont chacun resterait muni. Cette précaution, si naturelle et si ordinaire, faillit devenir par la suite la cause des plus grands malheurs: on jugera, d'après les évènemens, que s'il est commode d'avoir de doubles clefs, il est indispensable d'avoir le soin de les reprendre.

CHAPITRE XIX.

Commencement de trouble.

Après le dîner, le choix de l'appartement qu'ils voulaient occuper ayant été fait, ils descendirent au jardin, où ils trouvèrent des fleurs, des fruits et des légumes, au-delà de leurs besoins; ils furent visiter leur cultivateur, dont, à cela près d'un garçon de treize ans et d'une fille de onze, le ménage ressemblait assez à celui de Philémon et Baucis : il y répandirent quelques générosités, et ces bonnes gens en témoignèrent tous les jours leur reconnaissance par les soins les plus assidus; la femme et la jeune fille vinrent aider Lépine, et le superflu de la maison fit le bonheur de la chaumière.

Rentrés chez eux, Surville pria la belle Amélie de quitter ses vêtemens d'homme, qui, disait-il, n'étaient que désagréables lorsqu'ils cessaient d'être utiles.

Avec plaisir, lui dit-elle : aussi bien voulais-je vous proposer de me faire réciter quelques rôles de tragédie.

Amélie commença par le rôle de Chimène, et développa un talent et des moyens dont Surville demeura dans une surprise inexprimable.

Interrogé sur ce qu'il en pensait, trop vrai pour dissimuler l'impression qu'elle lui faisait, il lui paya le tribut d'éloge qu'elle méritait. Cependant il crut apercevoir dans un talent si prononcé, le moyen de fortune et d'indépendance dont elle devait l'entretenir; son cœur en fut froissé; la crainte d'être tiré du doute arrêta sur ses lèvres

toute question qui eût pu amener un éclaircissement ; de ce moment ses plaisirs furent troublés. C'est ainsi que, dès le second jour, la peur de perdre une maîtresse charmante vint empoisonner les plaisirs de la nuit, et cette crainte, redoublant l'illusion dont il était enchanté, lui faisait prendre pour un sentiment invincible et supérieur à tous ceux qu'il avait éprouvés, la vanité de posséder une femme, dont les charmes étaient faits pour exciter l'envie, et considérer comme un malheur insupportable la nécessité d'y renoncer, si c'était là le genre de vie qu'elle voulût choisir.

Dans une illusion qui lui était si chère, il ne songea qu'à plaire à sa divinité, en se prêtant à ses goûts : il fut le premier à lui proposer de passer à un autre rôle.

Elle s'éleva si bien à la dignité de

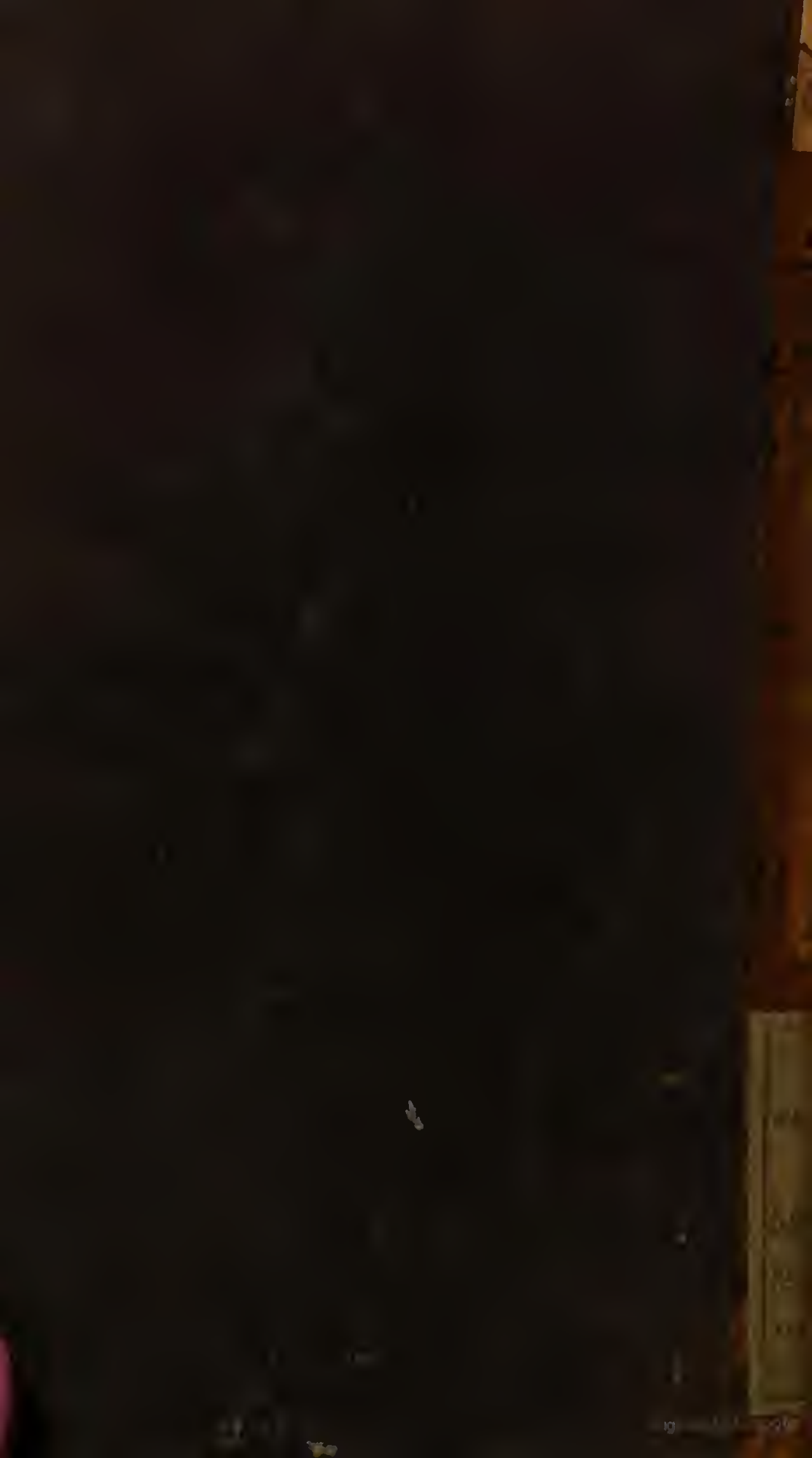
celui de Pauline, qu'il s'applaudissait, en lisant le rôle de Sévère, d'être l'amant maltraité. Tant de noblesse, disait-il, ne peut être seulement dans l'expression; elle est dans le cœur: ma chère amie m'aimera toujours, et ne s'avilira pas à jouer des sentimens dont elle n'aurait pas le modèle dans son cœur.

Les scènes d'Oreste et d'Hermione lui firent sentir par anticipation tous les tourmens, toutes les fureurs de la jalousie; elles s'exaltèrent encore dans celles de Zaïre et d'Orosmane; et il fut tenté, il n'a pas craint d'en faire l'aveu dans ses mémoires, de donner à ce dénouement toute la réalité possible.

Orages des passions, vous êtes le bonheur de la jeunesse; vos fureurs remplissent son ame, écartent ce vide affreux qui est le poison de la vie, et tournent encore au profit de ses plai-

sirs lorsqu'elles ne flétrissent pas ses beaux jours.

C'est ce qui arriva à Surville : l'emportement auquel il avait résisté le suivit dans les bras de son Amélie ; il la plongea dans une ivresse perpétuelle ; son délire soutenu semblait dire : Qui t'en fera éprouver un semblable ? Où trouveras-tu un amant plus digne de toi ? Aussi s'éveillèrent-ils enchantés l'un de l'autre, et la reconnaissance de cette charmante séductrice lui parut si vraie, que ses doutes en furent presque dissipés.

Fin de la première Partie, et du premier Volume.

368230